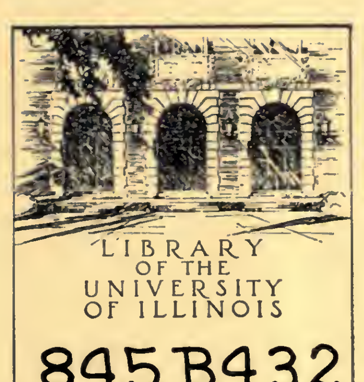












JULIEN BENDA

L'ORDINATION

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
ÉMILE-PAUL, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU
1913







L'ORDINATION

DU MÊME AUTEUR

Aux Cahiers de la Quinzaine

Mon premier testament .... Un vol.

Dialogue d'Eleuthère............. Un vol.

Aux éditions du Mercure de France

Le Bergsonisme ou une Philosophie de la Mobilité.. .... Un vol.

JULIEN BENDA

L'ORDINATION

PARIS
ÉMILE-PAUL, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU
1913

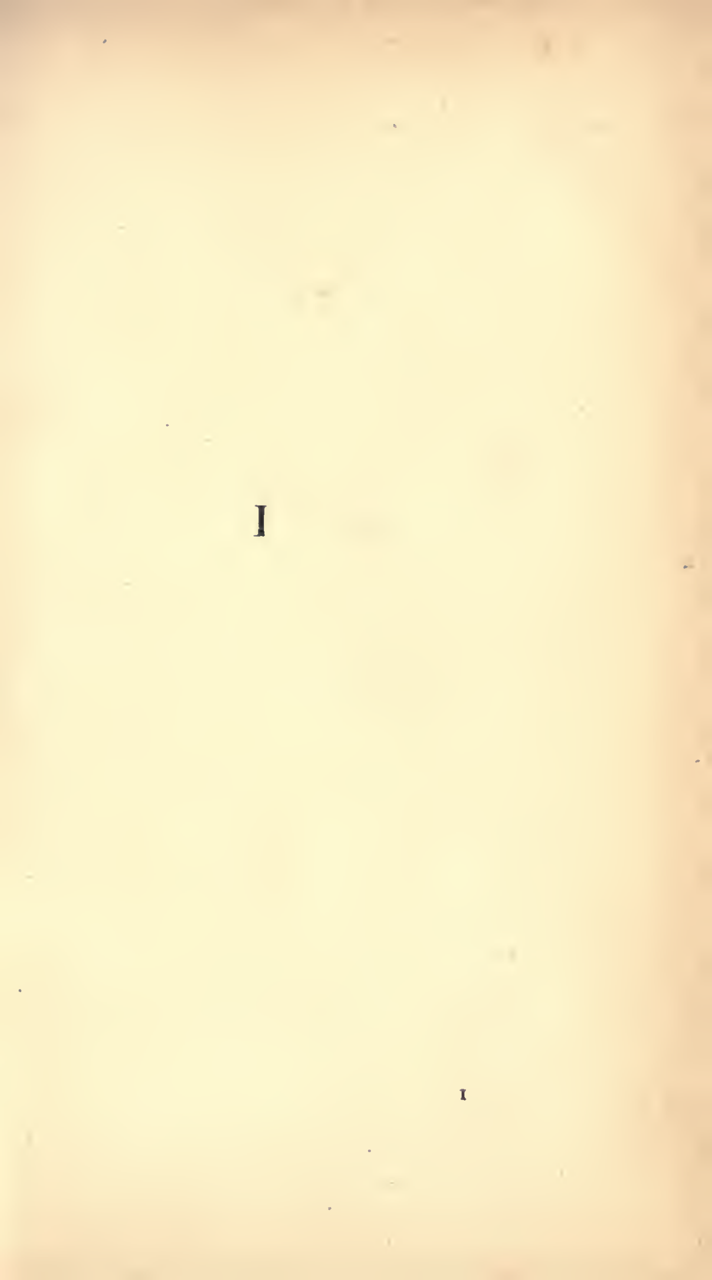
JUSTIFICATION DU TIRAGE

N° 1,851

PREMIÈRE PARTIE

L'ORDINATION







I

Le petit Pierre monta se coucher. Ils restèrent seuls, comme déjà plusieurs soirs, au fond du jardin. Ils dirent quelques mots de l'excursion de l'après-midi, de la beauté de la nuit. Ils se turent.

Ils se taisaient depuis longtemps... Ils sentaient la gravité de leur consentement au silence et qu'elle s'accumulait de moment en moment... Les lumières de l'hôtel s'éteignirent. Chacun remarqua que l'autre les avait vues s'éteindre

et ne parlait pas de rentrer. Ils se sentaient sombrer dans la complicité... Leurs mains se rencontrèrent et leurs regards s'unirent dans une sévérité faite d'amour et de reproche, comme si chaque aimé reprochait à l'aimé l'éternité passée à ne pas se reconnaître.

Il la conduisit jusqu'au seuil de l'hôtel, respectant le désir qu'il sentait qu'elle avait de préparer leur âme par quelques jours d'attente à leur entière union. Il aimait ce désir et le respect qu'il en avait, car il aimait l'élégance de l'amour plus que l'amour même.

Le lendemain, ils allaient l'un près de l'autre, dans la montagne, impré-

gnés du baiser qu'ils ne rappelèrent pas, buvant leur communion profonde dans leurs accords les plus frivoles, heureux de se sentir promis à l'amour, heureux et point joyeux.

Ils descendaient la pente qui ramène au jardin. Ils s'assirent à mi-côte. Elle demeura longtemps songeuse. Puis elle dit :

— J'ai peur, Félix… J'ai peur de ne pas vous plaire… Vous êtes d'un monde brillant… Votre mère, vos sœurs, sont des femmes élégantes… Celles qui vous ont aimé étaient des femmes comme elles… Je suis, moi, une très petite bourgeoise…

Il dit :

— Je hais ce monde, et mon cœur

n'en est pas, je n'y ai vu que mensonge, mensonge sur le talent, mensonge sur la beauté, mensonge sur l'amour... Je ne sais de vérité que depuis un mois, Madeleine, depuis que je vous connais. J'aime l'habillement modeste qui me signifie cette vérité...

Ainsi sa volonté croyait vaincre ses mœurs, et il venait, fervent, à la religion de l'humble.

Ce jour-là elle lui disait sa vie. Elle lui disait sa triste enfance ; sa mère sèche et hautaine ; sa sœur aînée jalouse ; son père qui seul l'aimait, qu'elle perdit de bonne heure... Elle disait son

mariage, avec un homme âgé, prétentieux et déçu, froissé par tout bonheur, qui lui en voulait de sa jeunesse... Puis un premier enfant mort-né... Puis le petit Pierre, sa lente blessure par cet enfant, tout semblable à son père... Et l'hostilité de sa belle-famille... Elle disait sa vie muette, désolée, immobile.

Elle leva les yeux :

— Ah ! dit-elle en le prenant dans ses bras, tu es le seul au monde qui aura pleuré sur moi.

Il la faisait parler encore. Il découvrait le charme de la compatissance.

Tout dormait. Tremblante elle attendait derrière sa porte... Il vint... Elle

se renversa dans ses bras. Il pressait sur son cœur ces jeunes formes graciles, moins ému par leur grâce que de leur abandon...

Il promenait son regard par la chambre... Il aimait ces modestes effets bien pliés sur une chaise, cette petite montre de pensionnaire pendue au-dessus du lit.

Doucement, la cachant à elle-même sous un voile de baisers, il la conduisait vers le fond de la chambre... Doucement, la cachant à elle-même sous un voile de baisers, il défaisait le peignoir qu'elle portait... Il lui épargnait la moindre humiliation, la moindre

conscience d'impudeur. Il voulait son amour, il ne voulait pas sa chute...

Ils s'étendirent ; se pressant l'un à l'autre, dans toute la vérité de leur être, fondus dans la confiance... Leur union fut le désir d'encore plus de confiance. Ils y vinrent sans surprise. Elle ne fut pas un acte. Elle fut un état. Ni conquête, ni proie. Le lent évanouissement d'une différence d'âmes...

Ainsi, jusqu'au matin, ils buvaient le poison de l'amour sans orgueil.

Il venait chaque soir... Ils riaient du soin qu'ils prenaient maintenant, dans le jour, de moins se montrer ensemble... Leur attirance croissait par l'habitude,

Il le sentait. Il attachait Madeleine par le sens qu'il lui en faisait prendre.

Ce soir-là, rougissante, elle lui dit qu'elle ne l'attendrait pas. Il la regarda gravement, d'une manière qu'elle comprit... Elle l'attendit.

Il s'étendit près d'elle, ivre de chasteté, sévèrement dissolu dans la religion du faible, de l'impur féminin.

Souvent ils s'entretenaient de leur premier baiser, de leur première union. Ils disaient n'y avoir point connu l'idée d'une chose nouvelle, qui surprend, qui diffère... Leurs amours voulaient être

sans avoir commencé... Et leurs mains s'étaient jointes : aucune n'avait pris l'autre...

Ainsi ils s'efforçaient d'abolir l'idée d'acte, de perdre connaissance dans l'indéterminé.

Le petit Pierre fut souffrant. Elle fut deux jours sans sortir. Il s'informait d'heure en heure... Ils se penchèrent les mains jointes sur le sommeil du petit malade... Il goûtait d'ignorer l'égoïsme des mâles, de s'associer aux peines de celle qu'il possédait. Il prenait le goût de cette élégance pour de l'amour.

*
* *

Ils rentrèrent à Paris.

Gravement, religieusement, il s'appliqua alors à assurer ses liens, à construire sa liaison.

Il commença par rompre autant qu'il le pouvait avec tout ce qui n'était pas Madeleine.

Il s'écarta des siens plus encore qu'il ne faisait, délaissant leurs dîners, leurs thés et leurs bons mots, leurs discours sur les comédiens et sur les couturiers... Il détestait ses sœurs, leur frénésie à

jouir, à paraître... Il voulait détester leur luxe. Il voulait ignorer comme la simplicité de Madeleine le déconcertait plus à la ville qu'aux montagnes.

Une femme l'attendait, qu'il avait laissée sans nouvelles tout l'été. Il rompit avec elle, brutalement, hors de toute tradition, sans l'assurer qu'il restait son ami. Comme elle était riche et fêtée, il décida qu'elle ne pouvait pas souffrir.

Il quitta ses amis. Leurs ambitions l'importunaient. Leur pratique de l'amour l'écœurait.

Il laissa ses papiers, ses livres dits sérieux, l'intérêt qu'il portait à la vie publique, aux choses sociales. Tout cela lui paraissait des larcins à l'amour.

Il voulait penser que l'amour n'est rien s'il n'est pas tout... Quel mépris il avait pour ces amours mondaines, qui occupent, qui n'absorbent pas!...

Il se défit d'un appartement qu'il avait au dehors; où d'autres étaient venues. Il voulut la recevoir dans un cadre nouveau... Les rares jours où elle n'y pouvait venir, il allait y vivre, y écrire, y rêver, la retrouver dans le choix d'une étoffe, dans l'arrangement des fleurs... Et les jours où elle était venue, parfois le soir il y revenait seul, respirer encore au désordre des choses la confusion de leurs deux êtres, s'endormir dans les plis où elle s'était

sentie, mêler encore à elle sa sensation de lui-même. Tant il avait la crainte de retrouver trop tôt l'indépendance de sa conscience.

Il la liait par les joies qu'elle trouvait dans ses bras, qu'il voulait qu'elle trouvât ; par le besoin qu'elle en avait maintenant, qu'il voulait qu'elle en eût. Elle se liait par la suprême défaite qu'elle consentait et par la trahison qu'elle faisait à son sexe en avouant ses désirs. Elle se liait par ses impudeurs, par la conscience qu'elle en voulait avoir... Le pouvoir attachant des audaces de l'amour, ils le multipliaient par les significations qu'il savait

leur trouver... Ils travaillaient aussi l'éternité de l'Amour ; n'oubliaient pas de sentir sa ressemblance à la Mort...

Elle le présenta chez elle... Il voulut ignorer le malaise de sa première visite : il voulut aimer ce petit appartement sombre, bas de plafond, ces petites gens, cette vie étroite... Pour elle, sa prison devenait du soleil. Elle ne pouvait souffrir qu'il n'y vînt pas souvent... Il acceptait, tranquille, ce besoin qu'elle avait de lui ; savait comme il se liait par cette tranquillité.

Elle gardait quelque coquetterie,

quelque goût à sentir son pouvoir sur des hommes..., et aussi quelque secret, quelques fleurettes passées qu'elle ne lui disait pas... Doucement, sans rien demander, il obtenait qu'elle livrât toutes ces choses... Ainsi il lui enlevait son orgueil, la chose qui permettrait qu'elle se tînt encore droite s'il cessait de l'aimer; ainsi il ne lui laissait pas un coin d'âme à elle seule, s'insérait à toute sa conscience... « Songe, disait-elle tremblante, si tu venais me dire un jour qu'il faut que je me reprenne... » Il savait sa responsabilité. Il l'aimait.

Quelle virtuosité dans la fidélité! Quel art à se dénoncer ses moindres

défections, ces petits vols faits à l'aimée, desquels on sait lâchement qu'elle ne pourra rien dire — faute d'analyse, faute de vocabulaire — et dont on sait qu'elle souffre ! Quel art à s'interdire le moindre plaisir de plaire !... Tous les hommes, toutes les femmes lui semblaient infidèles.

Il goûtait de devenir entièrement insensible à toutes les autres femmes. Il cultivait la mortelle absorption dans l'Unique.

Quel art à s'affranchir de toute indépendance! Il lui disait tout ce qu'il pensait, tout ce qu'il faisait... Et il en voyait, le soir, qui demandent à ceux-

là dont ils se croient aimés ce qu'ils ont fait dans le jour! Pauvres gens! Comme si ceux qui vous aiment attendaient qu'on les en priât pour vous dire tout ce qu'ils font!

Souvent elle déplorait qu'il fût si jeune — à peine deux ans de plus qu'elle —, s'inquiétait pour l'avenir... Dans dix ans, elle aurait trente-cinq ans... Mais il l'aimerait toujours! Et il réussissait à lui passer sa foi. Et il aimait sentir que cette foi qu'il créait l'engageait plus que tout.

Ainsi il s'abîmait dans la fidélité, dans la dépendance, dans l'indissoluble.

*
* *

L'été vint. Elle alla s'installer avec son petit garçon dans un village de la forêt de ***. Lui, à deux kilomètres, dépistant tous les siens... Le soir, au couvre-feu, il sortait sans bruit, traversait la forêt, venait s'asseoir sous bois ; à un signal convenu, il s'approchait, elle ouvrait sa fenêtre... Il retournait chez lui à la pointe du jour, dormait jusqu'au midi, dans un engourdissement qui était encore elle.

Ah ! la première fois qu'il s'en vint la rejoindre ! Comme il était joyeux —

marchant par les grands chemins, sauvé des casinos et des hôtels-palaces — de sentir que par elle il découvrait l'espace, le grand air, le grand ciel, sa force, sa jeunesse, sa volonté d'élan! Comme il était joyeux — s'encourant vers la femme dans la forêt puissante, grandie par le silence et par l'obscurité — de sentir que par elle il découvrait en lui comme une conscience nouvelle, inconnue des salons, la conscience d'un amour lié à l'ordre du monde!... Et, une fois dans sa chambre, parcourant tout charmé cette petite chambre nue qu'elle avait transformée, qu'elle avait rendue vive avec des riens, — une étoffe sur la table, un éventail au mur, — comme il était joyeux de sentir que

par elle il découvrait la femme, son art, son invention... Que pouvait-il savoir du génie de la femme, avec celles de son monde qui trouvaient tout tout fait?... — Combien dans cette seule nuit ils accrurent leur liaison! Ils se liaient par l'audace, par l'exception de leur acte, par son défi au monde Ils se liaient par le silence et par la solitude, moins toutefois que par la religion de ces choses; ils se liaient par le mystère; par la religion du mystère... Ils se liaient surtout par la religion du Lien.

Inquiète, elle le voyait s'éloigner au matin par le froid, par la pluie... Un soir il vint deux heures en retard. Il

s'était perdu. Un tas de bois qu'on avait déplacé au tournant d'un chemin. Il la trouva en transes... Il s'attachait à elle par l'inquiétude qu'il lui causait.

Comme il savait sentir, et vouloir le sentir, cet attachement spécial qui conjoint les amants en face de la nature : sentir l'abolition de leur personne sociale, cet éternel rappel de leur dualité ; sentir la vérité de leur mutuel attrait, libéré maintenant des stimulants de la ville ; et sentir à la fois la triste contingence de leur embrassement et son éternité..., simple éclair de conscience de l'infini désir écrit tout autour d'eux.

Un jour — c'était peu de temps après leur arrivée — elle put s'échapper. Elle vint le rejoindre au bois... Ils s'assirent l'un près de l'autre sur un grand arbre mort, couché le long d'une route. Elle passa son bras au cou de son ami :

— Chéri, dit-elle très douce, cette vie ne t'ennuie pas? Tout seul toute la journée!... Et cette petite chambre que tu as prise, là-bas, tu ne t'y déplais pas trop? Tout ça te change tellement... Tu passais tes étés dans des endroits mondains...

Il dit :

— Je suis heureux... Le jour je ne suis pas seul. Je vis dans le souvenir et dans l'attente... J'aime ma petite chambre

et ma vie simple... Et puis l'amour n'est fort que dans l'austérité.

Elle adorait la date de leurs moindres bonheurs, gardait religieusement un bout d'enveloppe, une fleur cueillie ensemble. « Tu comprends ça, toi, disait-elle... Les autres hommes se moquent de nos enfantillages ! » Il flétrissait ces hommes.

Elle fut malade. De longs jours sans sortir. Obligée à mille soins, aux plus grands ménagements.

Il venait le soir, quand tous l'avaient laissée, s'asseyait près de son lit, la

consolait, la soignait, se regardait s'élever de l'amour au dévouement, goûtait une joie subtile et fière d'oublier l'attraction de ce corps féminin pour lui porter secours, de poser par-dessus l'hostilité des sexes la communion de leurs misères. Souvent elle voulait qu'il s'étendît près d'elle, et dormait dans ses bras... Et plus fort que jamais il s'attachait à elle par la vénération qu'il se regardait avoir pour sa fragilité, pour sa dormition ; par l'âpre volupté qu'il savait éprouver à se priver d'elle pour elle.

Novembre. Ils étaient encore là. Il venait maintenant par le fleuve des

feuilles mortes... Ils se serraient plus fort contre la mort de leur forêt.

Ils faisaient de grands feux, qui éclairaient toute la pièce... Et, blottis l'un près de l'autre, ils songeaient que là-bas, à la ville, il y avait des dîners, des théâtres, des triomphes, des haines.

Vint leur dernière nuit. La dernière fois qu'il entrait dans sa chambre... Elle avait fait les malles. Plus d'étoffe sur la table, plus d'éventail au mur... Il se serrait près d'elle. Donc « leur » chambre était morte, qui avait été cinq mois de leur jeunesse... Et elle resterait là, perdue dans la forêt, éternellement là, pendant qu'eux seraient

ailleurs, qu'ils passeraient, qu'ils mourraient... Et d'affreux villageois y dormiront demain... Et on la louera à d'autres l'an prochain...

Il se serrait près d'elle contre le doute... Quelle preuve resterait-il que cela avait eu lieu?

Il se serrait près d'elle contre l'avenir, contre lui-même... Quelque chose lui disait que cela ne reviendrait pas. Qu'il ne le voudrait pas.

Il fallut qu'il partît. Lente, elle ouvrit la fenêtre. Il sortit. S'éloigna. Il se retournait souvent, envoyant des baisers... Puis il marcha longtemps sans se retourner... Au moment de changer de route il se retourna encore. Elle

était encore là, derrière le volet. Alors éperdument il s'encourut vers elle, l'embrassa follement, et partit en courant, étouffant ses sanglots, sans se retourner.

*
* *

Ils rentrèrent à la ville. Il reprit son régime de l'hiver précédent : éloignement du monde, séjour seul ou à deux dans leur appartement, visites chez elle... Il sentait la monotonie de sa vie. Il l'aimait. Elle lui semblait un trait des grandes œuvres d'art. Et il était heureux du bonheur de Madeleine. Et il était fier de l'amour qu'il avait. Fier de sa gravité. De sa fidélité. Fier d'être nécessaire...




II



II

Un matin, vers six heures, Félix s'éveilla. C'était Juin. Il songea au rendez-vous qu'il avait avec Madeleine dans la journée... Il songea que dans quelques jours elle allait partir pour la campagne, qu'il irait s'installer non loin d'elle, que le régime de l'été passé allait recommencer : la vie avec elle seule, plusieurs mois, loin du monde... Or, voilà que ces pensers ne lui apportaient point la joie qu'il en

attendait. Mais un sentiment étrange. Un vague malaise. Qu'il ne comprenait pas. Qui persistait. Qui l'inquiétait... Tout à coup, foudroyante, l'idée de sa liaison l'étrangla d'une véritable angoisse, comme l'idée d'un emprisonnement total et éternel. Il se dressa sur son lit, épouvanté. Aimait-il moins Madeleine? Cette vie lui pesait-elle?... Comme dans un éclair, il entrevit l'immensité d'un tel malheur et il en repoussa l'idée, non sans percevoir que sa principale raison de la repousser c'est qu'elle était trop horrible... C'était fou! Est-ce qu'on cesse d'aimer comme ça? Brusquement? Sans raison? Allons! Il était toujours le même. Il était heureux... Maintenant il était calme... Tout

à fait calme... Il allait sourire à l'image de son amie. Qui dormait encore. Qui allait s'éveiller. Qui allait, en s'éveillant, penser à leur rendez-vous... Et tout de suite il fut repris de son angoisse. Il venait de sentir une atroce dissonance entre l'élan de Madeleine vers ce rendez-vous et la répugnance qu'il en avait.

Alors il se leva, extrêmement agité, passa des vêtements qui lui tombaient sous la main, dans une semi-conscience qui lui faisait peur, et sortit... Il allait droit devant lui, rapide, automatique, hagard, comme un homme qui sait qu'il vient de lui arriver un immense malheur, dont il n'a pas encore fait le décompte, qu'il faudra bien qu'il fasse... Oui,

cette vie lui pesait, lui pesait depuis longtemps. Il ne réussissait plus à se cacher. Ce qui venait de lui arriver, c'était l'éclair d'un mal dont depuis plusieurs mois il souffrait sourdement sans vouloir se l'avouer... Mais ce qu'il sentait maintenant — et avec quelle angoisse ! — c'était l'impossibilité d'y rien changer, à cette vie, c'était l'immense réseau d'attaches savantes et sûres dont il s'était lié, dont il s'était coupé tout pouvoir de se reprendre, tout droit de se reprendre, c'était l'entier besoin de lui qu'il s'était plu follement à créer chez cette femme, et l'entière confiance, et l'entière dépendance, et la ruine de l'orgueil, et le dégoût du monde, et l'amour Éternel qu'il lui avait appris,

qui ne prévoit plus le changement, et cette atroce union des âmes qu'il lui versait depuis deux ans, dont elle ne pouvait plus se passer, qu'elle n'espérerait pas d'un autre homme... Et c'était le devoir de sourire dans cette geòle, d'y paraître heureux comme au premier jour... Et c'était cela pour toute la vie. Car jamais, jamais il n'oserait parler... Et il reprenait sa course folle, soit qu'il cherchât dans le mouvement une diversion à sa pensée, soit qu'il y trouvât un soulagement à l'incarcération qu'il sentait.

Il allait droit devant lui... Et l'idée de prison grandissait, grandissait, se fécondait elle-même, devenait totale, unique. C'était ce rendez-vous tout à

l'heure, c'était le dîner le lendemain chez elle, autre chose dans deux jours... Le recommencement la semaine d'après... Puis l'été. Près d'elle seule. Pour elle seule. Hypnotisé sur elle Pour des mois... Et la nature qui solennise tout!... Et les soirs dans sa chambre! Le silence et la nuit! L'amour déjà si lourd de la femme qu'on n'aime plus rendu mille fois plus lourd, rendu tout à fait lourd, tout à fait éternel, par le silence et par la nuit! La liaison absolue! C'était trop. Il trouverait quelque chose. Il n'irait pas. Puis il songeait aux robes qu'elle s'était faites. Pour l'été. Pour lui. Qu'elle lui avait montrées. Si contente... Il irait! il savait bien qu'il irait!... Et plus inten-

sément il marchait, il marchait, comme s'il espérait d'user par le mouvement sa puissance d'inquiétude...

Il allait droit devant lui... Un moment, épuisé, il tomba sur un banc. Comme il avait moins de force pour souffrir, les choses lui parurent supportables. Il se ferait à cette vie !... Puis, soudain, il évoquait Madeleine qui s'habillait, qui se coiffait, heureuse, légère, confiante... Et l'immobilité lui redevenait intolérable.

Il allait droit devant lui... De temps en temps le reprenaient des accès de rassurement... Tout cela était fou ! Il l'aimait comme avant !... Est-ce qu'il n'y avait pas mille raisons qu'on l'aimât ?... Mais il savait bien la vanité

de sa croyance. Et son cramponnement à son amour lui disait assez qu'il lui échappait. Et il semblait qu'il lui échappait davantage, de minute en minute... Ah ! l'atroce, l'atroce chose, disait-il plus tard (car jamais il n'oublia cette matinée), de sentir que votre cœur se vide, là, devant vous, et que vous n'y pouvez rien.

Il allait droit devant lui. Dix heures. Dans quatre heures il reverrait Madeleine. Jamais il n'avait été aussi impatient, aussi avide de la revoir. C'était, se disait-il, parce qu'il pensait que dès qu'il la reverrait il sentirait qu'il l'aimait comme avant, que son cauchemar serait fini... Sa vraie raison — il ne devait le reconnaître que plus tard — c'est qu'il

sentait vaguement que malgré lui la diminution de son amour transparaîtrait un peu aux yeux de son amie, et qu'il éprouverait tout de suite un certain soulagement de déjà mentir moins.

Il arriva dans une affreuse campagne, s'échoua au bord d'une route... Il souhaitait de mourir. Il éviterait ainsi ce qu'il y avait pour lui de plus horrible dans la mort : c'est qu'elle pouvait venir un jour qu'il serait heureux... Un jour qu'il serait heureux!... Il croyait donc encore qu'un jour il serait heureux?... Il frémissait de sentir comme il était habitué à l'idée du bonheur.

Il songeait aux hommes qu'il connais-

sait... Il les entendait dire, avec les hommes de tous les temps : « En voilà des histoires ! Vous ne l'aimez plus ? Lâchez-la. » ... Et de nouvelles détresses lui venaient : la certitude qu'il serait solitaire dans sa misère, qu'il n'en pourrait parler à personne; et l'idée qu'il était comme une curiosité dans la douleur.

Et il se répétait : « Pourquoi ne l'aimé-je plus ? Pourquoi ne l'aimé-je plus?... » Mais il sentait bien la puérilité de sa stupeur, de sa croyance à un « mystère »; qu'il y avait des *raisons* pour qu'il ne l'aimât plus : pas très subtiles; qu'il les trouverait bien s'il osait les chercher.

Il rentra. A table, il ne touchait à rien. Il vit l'étonnement des siens, des serviteurs. Il comprit qu'un supplice de plus l'attendait, l'effort de leur masquer sa peine... Il les haïssait de leur sollicitude : elle lui était un miroir de son malheur.

Deux heures. Effondré sur le divan, las comme s'il veillait depuis dix jours, gêné par cet ameublement, il attendait Madeleine. Elle entra, joyeuse. Il la prit dans ses bras, d'une étreinte éperdue, faite de la conscience obscure du mal qu'il devait lui faire. Elle en eut un vague étonnement, d'une seconde... Elle le trouvait pâle, l'air si fatigué !... Il

trouva des raisons. Elle s'assit près de lui, lui conta sa vie depuis deux jours, ses ennuis, ses joies, ses moindres pensées. Il l'écoutait, la main à sa taille, les yeux dans ses yeux, ivre de tendresse pour les confiances de cette femme, résolu à tout souffrir plutôt que de lui manquer... Aimante et douce, elle voulut se donner plus. Il l'aidait à se défaire, l'enveloppant de caresses ardentes et pieuses... Puis il la prit, rageusement, gloutonnement, dans la volonté sombre de se prouver qu'il avait besoin d'elle.

Jamais il ne l'avait prise aussi passionnément. Cependant, elle le regardait gravement, et, pour la première fois

depuis qu'elle le connaissait, elle lui dit :

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

*
* *

A partir de ce jour, révoltée ou traitable, poignante ou navrante, l'idée de prison ne le quitta plus.

C'était, dans la campagne, la vue d'un couple heureux, qui couraient loin du monde, tout légers sous leur chaîne aimée ; c'était, dans les salons, la vue de quelque amant, possesseur indolore d'une belle femme frivole, d'une femme clairement indemne de tout besoin de

tendresse; c'était, dans un livre, l'image d'un créateur, qui marche droit au but, affranchi d'affection... Tout lui était prétexte à sentir son servage... Et il n'avait plus de conscience qu'en tant que prisonnier. Et il datait sa vie du jour de cette conscience : d'une lecture qu'il avait faite, d'une nouvelle qu'il avait apprise, il pensait : c'était avant, c'était après...

Il essayait encore de tricher avec son mal. Et parfois il lui échappait. Mais il n'échappait pas à la douleur de savoir qu'il trichait... Parvenait-il à croire : « Je n'aime pas moins, j'aime autrement »? il savait sa candeur... D'autres fois il pensait, voyant des hommes passer : « Tous ont senti leur cœur changer. Et

ils l'ont supporté... Eh bien, je ferai comme eux. » Mais il savait l'improbité qu'il mettait à se croire « comme les autres ».

Ses réveils étaient chaque fois une chose affreuse.

Il s'éveillait dans la conscience heureuse d'un être jeune et doux ; léger ; libre de haine ; au fond d'une vie moelleuse... Et tout de suite il sentait qu'il y avait dans sa vie quelque chose qu'il avait oublié ; qu'il allait retrouver ; qui empoisonnait tout cela... Ah oui ! je suis en prison !... Et le silence du matin, l'alanguissement du lit, la solitude lui apportaient le sens de l'absolu, de la chose qui ne changera jamais.

Alors il sortait, prendre au contact des hommes le sens du relatif... Il ne retrouvait plus les éclairs de douleur qui l'avaient jeté hors de chez lui au premier choc de l'idée de prison. C'était maintenant une douleur plate; qui lui semblait essentiellement durable : comme un climat de misère affreusement supportable.

Ce jour-là, elle venait de se donner toute et reposait sur son cœur, épuisée, les yeux clos... Il la regardait hagard, terrifié du bonheur qu'elle trouvait dans ses bras.

D'autres fois il voulait accepter sa prison... Il se sacrifierait! Quelle importance avait sa vie!... Il entrait dans des Églises, apprendre à s'immoler... Il prenait son goût du recueillement, des résonances austères et des grands arceaux placides pour le goût du sacrifice.

Souvent il s'accusait d'exagération, de romantisme, à se croire « enseveli », « en prison ». Est-ce qu'il ne pouvait pas échapper? Par le travail? Par le plaisir?... Alors le sentiment lui venait d'une déchéance. Car il avait rêvé l'unicité de l'amour... Alors il évoquait son idéal passé et, la tête basse, il reconnaissait la nécessité de désolenniser l'amour.

Parfois il échappait vraiment à son malheur, en le jugeant. Il songeait à ses premières tendresses, à ses premiers pleurs auprès d'elle, à la construction de ses liens. Et il pensait : « Tout ça n'était pas vrai. Je n'aimais pas la chaîne. Je n'aimais pas les pleurs. J'imitais des modèles. »

Et il rêvait :

— Tout homme jeune et sensible aux modèles de l'amour fera ce que j'ai fait. Il s'enchaînera et il pleurera. L'esthétique de l'amour reste toujours l'esthétique de la chaîne et des larmes... Tant pis pour ceux qui ne sont pas faits pour elle. Ils l'adoptent quand même... Car il n'y en a pas d'autre. L'amour joyeux

et libre reste impopulaire et méprisé... Et peut-être c'est mieux...

L'esthétique de l'amour a été faite par les femmes. Elles l'ont faite pour elles...

Et tout de suite, il pensait que la volupté de la chaîne et des larmes, ça existe pourtant, et qu'il l'avait connue. Qu'elle le tenait encore.

Puis il cherchait pour quoi il ne l'aimait plus... Depuis quand ?... Il cherchait...

Un lent vertige lui venait : il lui semblait qu'il ne l'avait jamais aimée...

Et c'étaient chaque jour d'autres ma-

laises... C'était les petites gens qu'elle l'obligeait à voir, dont il souffrait maintenant comme d'un déclassement... C'était la vérité de Madeleine, son honnêteté à ne paraître que ce qu'elle était, l'absence d'un certain bluff mondain où il avait grandi...

Maintenant c'était la modicité de la vie de Madeleine qui l'incommodait, la modicité de son habitation, de son ameublement, de son service, de son habillement... Pourtant il en voyait bien d'autres, des existences modiques, — et il s'y plaisait, — chez des artistes, chez des travailleurs... C'est que chez ceux-là c'était gaîté, insouciance, liberté... Tandis qu'ici c'était tristesse,

préoccupation, servitude..., besoin de s'attacher à plus heureux que soi... Mais pour l'instant il n'analysait pas. Il voyait seulement qu'il s'éloignait de cette femme à cause de sa vie humble et, se débattant avec cette vérité qui montait, qui montait, atroce dans son simplisme, il s'écriait fou de douleur et de honte : « Je ne vais pourtant pas la quitter parce qu'elle n'est pas riche ! »

*
* *

Cependant il se reprenait. Un sourd travail se faisait de destruction de ses liens. Il revenait au monde, au théâtre, à ses amis, à ses lectures...

Il avouait le théâtre, disait avoir été emmené. Elle s'efforçait de juger cela peu grave.

Elle le trouvait changé, sans pouvoir dire en quoi. Elle pensait qu'elle donnait trop d'importance à des « impressions ».

Seul avec elle, chez elle, il parlait maintenant des pièces qu'il avait vues, du caractère des gens, des histoires de son monde; il parlait du petit Pierre, de l'esprit des enfants ; il parlait vers, musique, couleurs, étoffes...

Elle s'efforçait de penser que cela ne signifiait rien qu'il ne parlât point amour.

Chez eux, enfermé avec elle, il ne recherchait plus l'obscurité, plus le silence... Il cherchait la clarté du jour, le bruit qui vient de la rue, comme des bouffées de liberté... Il voulait maintenant que leur union fût un acte et non plus un état... Tout de suite après, il parlait de choses externes comme s'il voulait bien vite s'enfuir de leur intimité. Elle en mourait lentement... Elle tâchait à penser qu'elle donnait trop d'importance à de « petites choses ».

Souvent, quand elle venait, elle le trouvait à lire. Il l'attirait à elle, la

faisait lire avec lui, causer, jouer du piano... La journée se passait... Il la reconduisait...

Elle voulait se rappeler ce qu'on lui avait appris : que c'était peu de chose l'union des corps. Et leurs âmes s'étaient prises !...

Elle lui faisait remarquer des enfantillages qu'il avait eus ; qu'il n'avait plus : le goût de l'ameublement, de la toilette... Il répondait : « Qu'est-ce que tu veux ? On ne peut pas toujours avoir dix-huit ans... » Elle se sentait perdue.

Un jour elle lui demanda :

« Tu m'aimes comme autrefois ? » Il

la prit dans ses bras, la couvrit de baisers...

Elle retenait dans son cœur qu'il n'avait point été surpris qu'elle le demandât.

... Ils restaient étendus, aux côtés l'un de l'autre, associés à la mort du jour, perdus chacun dans ses pensers, dans une indépendance des âmes que rendait plus cruelle l'intimité de leurs deux corps...

Ce jour-là, ils étaient assis dans la campagne, sur un petit pont de pierre, dans l'achèvement d'un jour qu'elle

voulait trouver bon, qui n'avait été qu'amical.

La nuit tombait. Il dit :

— Il nous faudrait rentrer... Je dîne chez ma belle-sœur... Tu sais, c'est la série de ses grands dîners.

— Ah ! dit-elle, tu y vas ?

Ils ne dirent plus rien. L'an passé il n'y était pas allé. Et il savait bien que c'est cela qu'elle pensait.

Ils rentrèrent lents et muets, affreusement unis, comme s'ils portaient entre eux le cercueil de leur enfant.

*
* *

Il n'en doutait plus : elle savait.

Alors commença pour lui la pire des tortures. Son cœur, merveilleusement préparé par deux années de tendresse à toutes les effusions, à toutes les confusions, devint la proie de la pitié la plus aiguë, la plus entière, la plus passionnée. Il allait par les rues, des jours entiers maintenant, muré dans l'idée fixe de Madeleine en détresse et étreignant la misère de cette femme dans la démission de soi-même la plus effrénée.

Il la voyait rivée à sa table de famille, obligée à se tenir, à dire des

choses quelconques, à refouler ses larmes. Tandis qu'il allait, lui, soulageant son chagrin dans le mouvement, dans le grand air, dans les larmes libres... Ah ! l'éternelle inégalité dans les parts de souffrance, l'éternel surcroît de misère de la femme, avec son âme plus tendre, son esprit moins meublé, qui ne travaille que sur elle, son désir plus barbare, sa chair plus mémorante, avec sa solitude, sa religion du cœur, son immobilité, et ses devoirs, tous ses devoirs..., qui jamais sentit cela plus mortellement que lui ! Quel mépris il avait pour les souffrances des hommes, avec leur dureté héritée, leurs intérêts multiples, leurs libertés... Il avait comme honte de sa condition d'homme.

Des femmes passaient, des ouvrières, qui remontaient lentement vers des quartiers lugubres, dans l'achèvement d'un jour sans joie, comme seront tous leurs autres jours... Mais, du moins, dans leur pauvre chambre, elles seront à elles-mêmes, elles pourront pleurer... Toutes les femmes lui semblaient plus heureuses que Madeleine... Puis, celles-ci n'avaient pas sa sensibilité, pas son éducation... Madeleine lui paraissait le symbole du malheur, le malheur tout entier, le seul malheur au monde... Il lui semblait que depuis deux mille ans la nature travaillait avec les mœurs du monde, n'ayant pas d'autre but que d'assurer le malheur de cette infortunée.

Il la voyait rivée à sa table de famille, obligée à se tenir, à dire des choses quelconques, à refouler ses larmes... Et il avait bien lu dans des auteurs « profonds » que l'abstention forcée des gestes de la douleur empêche la douleur. Et la morale courante lui disait bien aussi qu' « elles sont faites pour souffrir », qu' « elles en ont l'habitude », que « tout est bien ainsi »... Comme il se révoltait contre ces bas moyens de se dispenser de plaindre. Comme il détestait ceux qui les lui portaient. Comme il les souffletait de la parole du maître : « La vérité, c'est qu'on ne saurait jamais assez plaindre une femme. » (1)

---

(1) Nietzsche.

Et il voyait l'amaigrissement de Madeleine, sa pâleur grandissante, sa pauvre face creusée, diminuée, exténuée. Et ces images, qui eussent détaché un cœur fort, jaloux de rester fort, attachaient celui-là par l'horrible besoin qu'il avait de s'affaiblir. Il venait s'y dissoudre aux larmes les plus chères. Et la seule image de Madeleine, — hors même de son chagrin, — de son regard d'enfant, de sa douce figure, de sa douce faiture, le faisait défaillir : ce pauvre cœur béant ne pouvait même plus supporter sans s'épandre l'idée de la douceur et de l'ingénuité.

Et c'était la jeunesse de cette infortunée... Ah ! certes il le plaignait, le martyre de la femme délaissée au déclin,

cousue vive au linceul de sa dernière extase... Mais du moins elle est vieille et la souffrance lui va... Mais la souffrance d'un ètre jeune, qui semble comme ajusté à la légèreté d'être, d'un être adolescent, dont dont les hommes disent eux-mèmes qu'il est fait pour s'accroître, quoi de plus révoltant? quoi de plus injurieux?

Et c'était sa douceur, sa discrétion dans son supplice... Si seulement elle avait reproché, exigé, menacé... Il y aurait puisé la force de la frapper... Mais non. Elle était là, avec ses yeux de chien aimant, à tendre le eou pour qu'on l'égorge... Il lui en voulait qu'elle ne se défendît pas.

Et il l'évoquait le soir, après dîner,

seule dans son petit salon avec son petit garçon, retenant ses larmes devant cet enfant... Et l'enfant la regardait, étonné qu'elle pût avoir de la peine ; comme lui ; et l'en respectant moins... Oh ! l'impiété de forcer à pleurer ceux qui doivent rester grands... Honte, disait-il, à ceux qui ont humilié les mères !...

Et il la voyait dans la nuit, assise dans son lit, mortellement pensive... Ah ! cette misère spéciale, la misère de la femme qui se sent moins aimée, de l'être emprisonné qui se dit : « Où est-il? Que fait-il ? Que pense-t-il ? Que sera-t-il demain ? », qui sait son impuissance et qui songe : « Qu'y puis-je, s'il veut me quitter ! » — le cauchemar de

la femme : la liberté de l'amant —. Et la nuit qui lui dit, dans sa solennité, l'éternel agrippement des femmes de tous les temps au même rêve qu'elle-même et leur éternel naufrage; et la naissance du jour qui ramène avec elle l'idée de la vie plate, éternellement plate, et que n'éclairera plus aucun rayon d'amour..., avec quelle précision il sentait tout cela! Et tant d'autres douleurs spécialement féminines : la dévastation qu'est la ruine de l'amour; la nausée du retour à la raison, à l'indépendance, à la propriété du cœur; et l'image de l'amant qui apparaît charmant, unique, inremplaçable, à mesure qu'il s'éloigne; et la condamnation à vivre dans ces lieux où tout parle de

lui, auprès de gens qui prononceront son nom..., avec quelle précision il sentait tout cela !

Et il allait haletant, dément de compassion, ne pensant qu'à cette femme, ne sentant que par elle, se substituant à elle, dans un vrai état d'altruisme, d'altération du moi, d'altérité du moi. D'aliénation sentimentale... Et il songeait à ceux qui ont raillé ces choses : « On a toujours assez de force pour supporter les maux d'autrui. » L'imbécile ! comme si la compassion n'était pas justement que les maux d'autrui deviennent les vôtres. Et à ce « psychologue » — dramaturge d' « amour » — qui détient et qui peint les souffrances de l'homme trop aimé. Infatué

stupide! qui n'a vu que l'irritation, qui n'a pas vu la compassion... Parfois il s'asseyait, les deux mains sur son cœur comme pour en arrêter la désaffectation. Et il soupirait : « Est-ce que je n'échapperai pas à cette pitié? Est-ce que je ne retrouverai pas la conscience de moi, de moi seul, de moi tout seul? Est-ce que toujours elle s'empoisonnera de la conscience d'une autre? » Et il songeait à ceux qui ont prêché la pitié... Les maudits! Les maudits! Ils ne l'ont pas sentie!

Parfois il échappait. Il pensait : « Elle est jeune. Elle refera sa vie. Elle aura d'autres amants... » Et tout de suite il trouvait de quoi fendre son cœur : « Ils la feront souffrir. »

Et il se déchirait aux misères de cette femme — comme un homme se déchire au mal de son enfant — se rendant responsable de tout ce qu'elle souffrait. Il se déchirait qu'elle n'eût point de relations, point de fortune, point de divertissement... Comme s'il en était cause... Il l'en plaignait bien plus qu'elle n'en souffrait, lui prêtait ses besoins, oubliait qu'elle avait été élevée ainsi.

Par moments il songeait avec leur aventure à faire une œuvre d'art. Et tout de suite il pensait : « C'est cela, je

m'évaderai, moi, dans une fiction, bien venue peut-être et fêtée... » Et il voyait les Béatrice, les Laure, les Elvire abandonnées et vieillissantes, pendant que leurs poètes étaient fêtés du monde. Et il détestait tous les poètes.

Et son mal s'étendait. Il s'abîmait dans la pitié de la femme. Il fondait de pitié sur les misères du sexe, sur le passage de l'enfant à la vierge, de la vierge à la femme... Sur leur état d'esclave : qu'on nourrit; qu'on habille... Jusqu'à leur joliesse dont il s'apitoyait, leur condition de proie, de chose forcée à plaire... Naturellement il ne voulait pas voir leurs compensations : leurs

pouvoirs, leurs triomphes, leurs insolences. Il détestait ceux qui les voient... Quel mépris il avait pour les railleurs de femmes!

Et partout il trouvait de quoi nourrir son mal... C'était, dans les faubourgs, des femmes vieilles avant l'âge, engrossées malgré elles; c'était, dans les jardins, des jeunes mères résignées qui traînaient des cerceaux; et, dans les musics-halls, les femmes dites élégantes, enseignes de leurs maris, qui servaient sous la soie et sous les colliers de perles. Partout il savait voir l'ergastule féminin... Par éclats il pensait : « Et leurs férocités? Et leur plaisir à torturer des hommes? » Son cœur en exultait : « Tant mieux si elles se vengent! »

Parfois, dans quelque tram, il voyait une bonne dame, colorée et stagnante, que son mari appelait « maman ». Et il pensait : C'est là une femme heureuse... Voilà leur sort : l'abrutissement ou la misère de l'âme.

Et il lui semblait que personne n'avait pitié des femmes. Et il lui semblait que personne n'avait pitié de personne. Quelle bonne plaisanterie de proscrire la pitié ! Comme s'il y en avait ! Comme si les malheureux ne restaient pas l'ennemi ! Comme si personne le supportait longtemps, l'usage qu'ils font de vous — « Restez encore un peu. Vous n'êtes pas si pressé » — pour s'évader de leur peine !... Ah ! les bonnes manières qu'on a — « Il faut être raison-

nable. Allons! ça ira mieux » — pour les pousser dans leur bagne.

Ce soir-là il allait, mordu par le souvenir du jour, mordu par le souvenir des lentes cruautés qu'il avait eues pour elle, avec ses joies mal feintes, avec ses évasions mal cachées, avec ses mensonges savamment malhabiles... Elle maintenant, dans son lit, elle pensait à tout cela... Et il allait, mordu par cette image. Il allait le long du fleuve; loin du visage des hommes, relatifs, indulgents; ivre de confession, ivre de s'étaler dans l'absolu de sa honte, ivre d'une flétrissure que peuvent seuls donner la nature ou les morts... Il son-

geait au père de Madeleine qui l'avait tant aimée. Et il lui semblait que cet homme lui demandait compte du sort de cette enfant qu'eux seuls avaient aimée... Et tout à coup il évoqua l'image de Madeleine petite fille, de Madeleine dormant dans son petit lit de cuivre qu'elle lui avait conté, ses deux mains jointes le long de sa joue, sa petite bouche un peu ouverte, dans la pénombre... Et il lui semblait que toute la justice du monde voulait que la vie n'apportât à cet ange endormi que de la douceur et de la tendresse. Et la vie n'avait apporté qu'amertume et rudesse, dont cette petite bouche demeurait toute tordue, comme d'un mauvais rêve qu'elle ne comprenait pas... Et mainte-

nant que le sort plus juste avait posé sur cette chère tête, — sur cette chère tête, — un peu d'amour et de bonheur, c'est lui qui allait frapper!... Alors il éclatait, et, étreignant de toute son âme cette image d'innocence et de fragilité, il courait dans la nuit, se clamant à lui-même à travers ses sanglots : « Jamais, jamais je ne ferai de mal à cette femme... »

Et, cramponné à son désir d'aimer, fort de ses pleurs, il se clamait encore, acharné sur lui-même : « Je l'aime pourtant !... Voyons ! c'est aimer une femme que de pleurer comme ça sur elle... »

Le malheureux s'épuisait à vouloir prendre un apitoiement éperdu pour de l'amour.

*
* *

Cependant, en même temps que cet apitoiement, en raison même de lui, son sentiment de chose attachée et sa soif de liberté ne faisaient que grandir. Il avait d'effroyables poussées d'indépendance. Madeleine les subissait, toute meurtrie. Il en avait pour elle un surcroît de pitié. Dont il la détestait... C'était un cahotement affreusement douloureux entre le pire égoïsme et la plus folle tendresse.

Confiante et maladroite, plus que jamais elle lui disait tout. Elle disait les lourdeurs de son ménage ; elle disait ses ennuis avec son mari, avec sa belle-famille ; ses déceptions par le petit Pierre... Il se révoltait dans son cœur. Est-ce qu'elle ne pouvait pas garder tout ça pour elle ? En vérité, elle prenait plaisir à l'apitoyer... Il n'avait pas été mis au monde pour ça... Tout ça parce qu'elle l' « aimait » ! Encore une invention des femmes, eette conception de l'amour, cette confusion de l'amour avec le soulagement qu'on a à dire ses embêtements... Il répondait sèchement. Le soir elle en pleurait. Il le savait... Il pleurait de ses pleurs.

Souvent il éprouvait une véritable colère des marques de souffrance qui paraissaient en elle. « Comme si ce n'était pas déjà assez triste de ne plus l'aimer, sans qu'elle m'impose encore l'affaissement de sa bouche et son amaigrissement!... »

Un jour, elle lui conta son premier accouchement, l'enfant mort avant de naître, qu'il avait fallu couper en morceaux pour l'extraire, elle qu'on ne pouvait pas endormir... Elle contait ça tout simplement, comme des choses toutes simples. Il l'écoutait, stupide. Il songeait au monceau de misères qu'elles peuvent supporter, et comme l'idée

d'épreuve ne les révolte pas... Il se trouvait naïf de la ménager tant.

Il la regardait mourir du manque d'amour, renaître d'une caresse; faite pour sentir; toute pour sentir; rien que pour sentir... Il lui semblait qu'en refusant qu'elle souffrît il commettait la suprême impiété — qu'a flétrie le poète : avoir pitié de ceux que Dieu a condamnés. (1)

Elle conservait pour lui les attentions des premiers jours, lui apportait de petites choses qu'il avait désirées, des fleurs qu'il aimait... Il lui en voulait de

(1) Dante, *Inferno*, xx, 30.

l'accueil tendre auquel elle le forçait, l'accusait de le faire exprès, de fort bien savoir qu'elle l'y forçait.

Il s'appliquait maintenant à ne plus remarquer nombre de menus désirs qu'elle exprimait; à la faire attendre; à n'être pas toujours libre aux jours qu'elle choisissait... Avec une science horrible il l'habituait doucement à se sentir moins aimée.

En sortant de chez eux, s'il faisait déjà nuit, il la reconduisait. Ils arrêtaient la voiture à distance de chez elle... Autrefois elle quittait tout de suite, emportant du bonheur à caresser dans sa prison. Maintenant elle hésitait à

regagner cette maison, où avec le désert l'attendait sa pensée. Elle s'attardait, la main dans sa main... Et il la sentait là, dans l'ombre, silencieuse et rétive, dans cette rétivité tragique de la femme devant son intérieur, pareille à celle du chien devant le fourgon ou de l'agneau devant l'abattoir; il la sentait qui se serrait près de lui, certaine qu'elle l'accablait, qu'elle l'obsédait, qu'il la rejetterait, bientôt, qu'elle souffrirait d'autant qu'elle se serrait plus fort, et se serrant tout de même... Cependant il pensait : « Dans cinq minutes je serai libre, je lirai des journaux... Je peux bien supporter... » Et elle la devinait, sa patience raisonnée; elle la pressentait, sa délivrance dans

un instant. Elle voulait la retarder... Cependant l'heure venait. Elle soupirait : « Allons! il faut rentrer. »... Et, tout le soir, il l'évoquait regagnant son triste logis, se retournant vers lui, et lui qui lui souriait, d'un sourire emprunté, à la vitre de eette voiture qui enfin l'emportait...

*
* *

Maintenant elle se débattait.

A mesure qu'elle sentait lui éehapper l'amour de son amant, elle s'aeharnait à en faire état eomme d'une ehose établie, soit qu'elle espérât y eroire en le posant, soit qu'elle voulût enehaîner l'homme par la foi qu'elle montrait en

lui... « Tu me rudoies, écrivait-elle, et cependant tu m'aimes. » « Pourquoi me fais-tu tant de mal, puisque tu m'aimes. » « Tu m'aimes plus que tu ne dis, plus que tu ne crois peut-être. » Etc... Il se révoltait dans son cœur. Quoi ! Tout ça parce qu'il avait de vagues gentillesses, de vagues caresses, parce qu'il répondait « oui » quand elle disait « tu m'aimes ? » Comme si on avait le choix ! Comme si le ton n'était pas tout !... Mais non ! Elle ne voudrait jamais comprendre... Elle le condamnerait à dire « Je ne t'aime plus. » Et elle le savait très bien qu'il ne l'aimait plus !... Mais elle se disait : « Tant qu'il n'a pas parlé, j'ignore ; et je le garde... » Alors il éclatait d'une telle exploitation des

redevances masculines, d'un tel manque d'honnêteté... Puis, tout à coup, il ne voyait qu'une chose, fixément, uniquement : l'immensité de détresse qu'il fallait pour en venir à tant d'humiliation, à l'acceptation de tant d'humiliation... Et c'était une rechute dans la folle sympathie.

Elle écrivait encore :

« Chéri, ton amour change. Tu le sens, tu en souffres. Tu n'oses pas me le dire, tu n'oses pas te l'avouer... Pourquoi n'oses-tu pas ?... Eh bien, tu m'aimeras autrement, tendrement, etc... »

Il froissait la lettre. Comme si l'amour « changeait » ! Comme si son seul changement n'était pas de mourir !

Comme si elle ne le savait pas !... Puis, soudain, il sentait quelle misère il fallait pour en venir ainsi à mendier des cendres ; qu'on sait être des cendres... Et c'était une rechute dans la folle sympathie.

Et encore :

« Je suis folle d'impatience... Et je ne te verrai que demain !... Hier, quand tu m'as quittée, tu avais l'air menaçant ; ta voix, tes yeux, tout me condamnait... J'ai passé ma nuit à pleurer... Je t'avais écrit une lettre que j'ai brûlée ; tu m'aurais crue folle... Je m'imaginais que tu voulais me quitter, t'en aller... Ah ! c'est fou, n'est-ce pas ? Je sais bien que tu m'aimes... Mais c'était

affreux, cette idée !... Je n'ai que toi au monde, etc... » — Il voulait tout casser. Sa justice s'insurgeait : non, vous n'avez pas le droit d'infliger à un être une telle responsabilité, de faire dépendre votre vie de son froncement de sourcil... Cependant, il n'avait jamais senti aussi crûment l'impossibilité de la quitter : elle lui semblait une noyée qui s'accroche à une barque ; allait-il prendre une hache et lui couper les mains?

Elle sentait qu'elle l'obsédait avec son amour. Elle s'appliquait alors à parler d'autre chose, des faits du jour, des gens qui passent... C'était gauche et trop long. Elle ne savait qu'aimer : elle n'avait pas d'idées, elle n'avait pas

d'esprit... Et puis elle était là, elle imposait sa voix, sa forme, son regard, sa joie d'être avec lui, son accrochement à lui, et toujours son amour... Il devenait injuste, brutal, lui en voulait de le devenir, le devenait plus encore... Et le soir, privé d'elle, il évoquait cette pauvre face meurtrie, et il aurait donné des années de sa vie pour pouvoir boire ses larmes et revoir son sourire.

Quelquefois elle venait, s'asseyait dans un coin, avec un livre, une broderie, voulait qu'il continuât, qu'il ne s'occupât point d'elle... Il écrivait. Il travaillait !... Et du coin de l'œil il la voyait qui élevait vers lui un long regard votif... Et il pensait, hargneux : « Encore un de

leurs bons trucs pour ne pas vous lâcher, de vous diviniser! » Et il la haïssait de le rendre ridicule.

Elle aimait toujours ses mains fines, ses longs cils... C'était exaspérant, ce rôle de Chérubin qu'elle lui faisait jouer... Comme si les hommes avaient à être aimés!

Il en venait à détester la femme avec son cerveau d'enfant; avec ses désirs d'enfant; avec ses yeux d'enfant; avec ses traits d'enfant; et comme elle vous entraîne dans son régime d'enfant; comme elle vous condamne à voir les plus grandes choses sous l'aspect du sensuel, du tendre, du gentil; comme

elle vous abrutit dans la basse connaissance, dans l'idée exclusive des choses immédiates, qui sont là, tout près de vous, qu'on sent directement... Il en venait, chez elle, à souhaiter son mari. Si dogmatique pourtant, si lourd, si ennuyeux ! N'importe : c'était un homme, il avait tout de même quelques idées générales.

Et il les détestait pour leur cœur dissolu, toujours prêt à se donner, à se dévouer, à s'épandre... Et on admire ça ! Comme s'ils avaient autre chose à faire qu'à se donner à d'autres, ceux-là qui ne sont rien par eux-mêmes ! Comme si ce n'était pas pour eux la forme de l'égoïsme !... Et leur affreux pouvoir

— et qu'on admire encore ! — d'oublier toute raison pour une minute de joie !... Et l'affreuse atmosphère de démoralisation qu'elles imposent à l'amour, l'affreuse école de mort qu'elles savent faire du baiser ! Et qu'elles y sont à l'aise ! Comme il les approuvait maintenant, ceux qu'elles appellent des brutes, qui les envoient promener avec leur « poésie », qui jouissent d'elles et qui passent.

Et l'horreur lui venait, l'horreur de cette femme, l'horreur de sa tendresse, l'horreur de sa présence. Maintenant, quand elle entrait, il était pris soudain d'un violent battement de cœur, qu'il croyait de la pitié; qui était de la

peur : l'ennemi était là... Chez eux, encore, il supportait : son horreur d'elle sombrait dans le désir de prendre... ; il oubliait sa haine dans la joie de son corps... Mais ailleurs..., chez elle, chez leurs amis, quelle terreur il avait qu'on les laissât ensemble ! Quand on les laissait, il évitait son regard ; il construisait ses phrases à fin de ne pas dire « tu » ; il masquait les tournants de phrase qui pouvaient ramener à l'amour. Cependant il la voyait, tapie au fond de son fauteuil, l'œil attaché sur lui, patiente et résolue...

Alors, dans la soirée, il marchait, il marchait... Il saurait bien se défendre... Il ne se laisserait pas faire... Les autres ne se laissent pas faire... Il n'avait pas

de raison de faire autrement que les autres... Oui, mais ils ne comprennent pas, les autres !... Et il comprenait, lui !... L'intelligence lui faisait des devoirs... Alors quoi ? Se laisser dévorer par les malheureux ? Non. Alors ? Les jeter à l'eau et continuer son chemin ? Des bêtises de gens de lettres ! Comme si c'était possible... Mais on a tout prévu. Il y a du monde pour eux : des prêtres, des médecins, des consolateurs nés... Oui, de la pitié de confection! Ils n'en veulent pas! Ils veulent de la pitié faite pour eux. De de la pitié faite exprès pour eux... Ils veulent manger quelqu'un !... Mais je suis fou! Je dramatise tout! Elle n'en demande pas tant. Elle ne demande pas

grand chose... Je peux bien le lui donner... Mais non! je ne le peux plus! Tout ce qu'elle me demande est de trop.

Et il allait, traqué, cherchant toutes les issues, les trouvant toutes fermées... Par éclairs, il voyait qu'il souhaitait qu'elle mourût.

*
* *

... Il l'attendait chez eux, affaissé au fond d'un fauteuil, épuisé, se heurtant depuis deux jours aux murs de son impasse... Elle entra. Il fut pris de son battement de cœur. Qui durait cette fois. Qui ne le quittait plus... Quelque temps il fit bonne contenance... Bientôt, n'en pouvant plus, il la pria d'ouvrir

une fenêtre. Elle le fit, puis courut s'asseoir sur le bras du fauteuil, lui demandant ce qu'il avait. Il la regardait d'un œil mauvais, qui disait clairement : « Tu ne vois donc pas que c'est toi tout mon mal... » Elle faisait une tisane. Il la refusait et son regard criait : « Tu ne vois donc pas que c'est ma liberté, c'est ton départ qu'il me faudrait. » Et elle semblait répondre, tragiquement obstinée à ne pas voir ce regard : « Je ne te donnerai pas ça », cependant qu'elle tâchait à se faire toute petite, à feutrer sa sollicitude, à se faire supporter.

Maintenant c'était l'affolement suprême. Sa palpitation ne le quittait plus ; et la certitude montait qu'un tel

état ne pouvait durer, qu'il allait vouloir vivre, qu'il allait se libérer ; cependant qu'il luttait, haletant contre la vision du mal qu'il allait faire, son cœur — en raison même de sa tendance à battre — s'ouvrant furieusement à toutes les pitiés comme à toutes les peurs.

... Il l'avait rejointe dans un jardin, à la nuit tombante... Il se traînait près d'elle, la tête basse, n'ayant plus la force de feindre le goût des choses, répondant par phrases brèves, douces et lasses. Elle marchait auprès de lui, dans une application tragique à dire des choses quelconques, à n'être pas trop tendre, dans la terreur de l'irriter, dans la terreur surtout d'avoir à lui

demander ce qu'il avait... Il se traînait près d'elle. Elle marchait auprès de lui... Et ils allaient ainsi, dans ce jardin désert, sentant la gravité de leur silence et qu'elle s'accumulait de moment en moment, sentant l'explication qui montait, qui montait, vertigineuse et sûre, dans la logique du monde, hors de leurs volontés...

Ils prirent une voiture. L'arrêtèrent à l'endroit habituel... Ils se taisaient. Elle ne pouvait se résoudre à descendre. Elle restait là, funèbre, la main dans la main... Toujours pas un mot... Lentement, elle prit son sac, se prépara à sortir... Tremblante elle dit :

— Je viendrai demain... vers trois heures...

Lui, faiblement :

— C'est ça.

Elle, plus tremblante encore :

— Peut-être... ça te dérange... Tu aimerais mieux jeudi...

— Comme tu voudras... Non... C'est bien... A demain.

Défaillante, rassemblant toutes ses forces :

— Écoute, Félix... Je ne peux pas vivre ainsi... Réponds-moi... Est-ce que... tu ne m'aimes plus?

Il balbutia lâchement :

— Je vais te répondre... comme ça !... Et puis te laisser rentrer entre tes quatre murs !...

Elle retira sa main, dans un mortel

retrait de tout son être, et, blême, elle murmura :

— Ah !... Tu m'as répondu...

Il la prit dans ses bras. Il disait qu'il était fou, qu'il ne savait pas ce qu'il disait... Elle ne l'écoutait pas, elle ne le voyait pas... Elle perdait sa pensée vers la force maudite, incomprise et sacrée qui broyait son bonheur, et, ivre de misère et d'incompréhension, elle dit très simplement :

— Pourquoi ne m'aimes-tu plus ?

Elle ouvrit la portière. Il la vit disparaître parmi les passants, parmi les boutiquiers qui fermaient leurs boutiques.

Il courut vers le centre, vers les

quartiers bruyants : dans une réelle phobie... Oh ! ce n'était plus la phobie de l'avenir ! Son parti était pris : demain matin, dès que l'heure le permettrait, il irait chez elle ; il trouverait un prétexte; il la ramènerait, il la rassurerait, il dirait ce qu'il faut... ; pour lui, avec ses battements de cœur, il s'arrangerait comme il pourrait... Car maintenant il savait une chose : c'est que la quitter était au-dessus de ses forces... Non, sa phobie était pour la nuit qui venait, qu'il allait passer dans l'idée fixe, dans l'image fixe, à revoir la voiture, l'exécution, la plainte, à la voir, elle, chez elle, qui croyait tout fini... Une nuit entière comme ça ! Et il était sept heures ! Il entra dans un bar, en sortit brusque-

ment, entra dans un autre, se mit à causer avec des filles, sortit, entra ailleurs... Avoir vu l'œil tournant de cette malheureuse, qui sent que tout lui crie sa condamnation, qui refuse d'avancer, qui se cramponne à l'incertitude..., avoir vu sa terreur quand il fallut demander..., et — après — avoir vu le vertige de cet être d'amour auquel l'amour manquait, cette gravité de mort épandue subitement dans cette figure d'enfant, sa subite solitude, et son étonnement, cet étonnement de douce bête blessée qui demandait « pourquoi », cette hébétude encore aimante sous le coup de force qui l'assommait..., ah ! toutes les tortures de l'éternelle liaison, tous les battements de cœur de l'éternel

servage, tout de suite et dans la joie, plutôt que de revivre une pareille minute... Il se faisait conduire d'un bout de Paris à l'autre... Il passait devant des gares : il serait déjà loin s'il était parti tout de suite... Ce serait fait maintenant... Il faudrait toujours en venir là... Maintenant il la voyait dans sa chambre, assise dans son lit, veillant seule dans la maison qui dort, dans le silence : elle pensait qu'il partait, qu'un train l'emportait, qu'elle ne le reverrait plus, qu'il emportait son cœur, et qu'elle restait là, elle, condamnée pour la vie au désert, au souvenir, condamnée pour la vie entière, et que tout à l'heure, à l'aube, ce serait le commencement de la première journée... Et c'est lui qui

infligeait une telle nuit à un être humain ! Toute sa vie ne serait pas de trop pour payer... Encore huit heures avant de courir à elle... Des cafés se fermaient, des lumières s'éteignaient, des rues se désertaient..., et il pensait : « la nuit suspend ce qui distrait la douleur, comme si elle suspendait la douleur ! » Soudain l'idée lui vint qu'elle s'était tuée. Il courut vers sa maison. Il essayait de penser que c'était sa fatuité qui inventait ces histoires... Il était devant chez elle... Il y aurait des allées et venues... Et si elle n'était pas rentrée, si elle s'était jetée sous des roues... Il sentait son égoïsme à craindre qu'elle se tuât... Comme si, pour elle, ça ne vaudrait pas mieux .. Il rentra,

se jeta tout habillé sur son lit, sans trouver de repos, descendit au petit jour, se remit à errer en attendant neuf heures. Il retrouvait du calme à sentir approcher l'heure de la consoler. Il lui criait à travers les espaces : « Ne pleure pas, mon amour. Je suis là, je te reste, je viens, je t'aime. » En même temps il pensait qu'elle commençait sans doute à s'habituer un peu à la séparation, que c'était horrible à lui de revenir troubler cette reprise d'elle-même..., pour la quitter bientôt.

Il acheta un roman du jour, dont il coupa les pages... Il sonna chez Madeleine... Sa crainte le reprenait... La bonne vint lui ouvrir. Il respira. Ça ne

sentait point le sinistre... Il rapportait un livre prêté, que Madame était pressée de ravoir... On le fit attendre au salon. Il était tout agité d'être là, à cette heure, symbole de son désordre... Elle entra, pâle et droite, dans un long vêtement noir ; meurtrie et ordonnée. Il la prit dans ses bras d'une étreinte qu'il croyait faite d'amour et de pitié, qui était faite de la vénération du lâche pour l'être courageux, qui avait su rester rassemblé dans le malheur... Elle se laissait faire, elle l'embrassait doucement ; lointaine ; elle le consolait de la nuit passée... Elle savait qu'il reviendrait, qu'il n'était pas méchant... Elle promit de venir dans l'après-midi... Il sortit, soulagé : il croyait que c'était de leur retour à

l'amour ; c'était de savoir que leur liaison maintenant était bien condamnée, qu'il avait fait l'aveu, qu'elle l'avait entendu.

*
* *

Elle l'avait entendu... Elle ne croyait plus leur amour éternel. C'était maintenant une chose humaine, quelque chose qui « durerait ce que ça durerait », longtemps, peut-être toujours, mais par hasard, point par essence... Elle voyait son amant sous l'aspect de l'humain : égoïste ; lassable. Elle l'aimait toujours ; elle ne l'admirait plus... — Et elle devenait pratique : elle cessait de gémir sur ce qui n'était plus, elle tâchait à garder ce qui était encore.

Elle s'appliquait à lui laisser beaucoup de liberté... Elle s'occupait beaucoup plus du petit Pierre, de son ménage... Elle suivait des cours ! Visitait des musées ! Pauvre être de tendresse appliqué à « comprendre » !... Parfois elle refusait de venir le rejoindre à cause d'un cours « intéressant » ou d'un thé « amusant ». Elle voulait lui faire croire que c'était à cause d'elle qu'ils se voyaient moins... Il sentait son effort et ce qu'elle en souffrait... Il le supportait mieux... Il voyait poindre le jour où il cesserait de la plaindre, où il trouverait qu'il s'était acquitté.

Elle voulait qu'il la crût redevenue coquette : il s'en trouverait si libre !... Elle faisait croire à des « flirts », à un grand plaisir d'être regardée... Il avait la lâcheté de faire semblant d'y croire.

Toutefois, elle n'était plus la même. Elle n'était plus sa chose : elle lui tenait tête... ; elle avait tout de même quelques vagues intérêts hors de lui... En même temps qu'un grand soulagement, il en avait une sorte d'irritation de mâle frustré. Il surprenait en lui un sentiment bizarre, qu'il avait bien souvent raillé chez les autres : d'en vouloir à une femme d'une reprise d'elle-même qu'on a tout fait pour obtenir.

Peu à peu lui venait la conscience de ses besoins luxueux; et il la supportait. — Il ne condamnait plus ses sœurs.

Il revoyait la première nuit qu'il entra chez Madeleine, le pauvre petit corset plié sur une chaise. Et il pensait : « Je n'aimais pas cette pauvreté. Je me forçais à l'aimer. Je regrettais le luxe des femmes que j'avais eues... »

Et il rêvait :

— C'est drôle : tous les bourgeois rougissent d'avoir des goûts de bourgeois... Ils veulent avoir des goûts de pauvre... C'est qu'avoir des goûts de pauvre est seul déclaré beau. Qui fera l'esthétique du bourgeoisisme?

Et il revenait sur l'esthétique de la chaîne... Ce serait pourtant beau l'union de deux êtres forts qui viendraient l'un à l'autre dans la simple conscience de l'échange de leurs forces, hors de tout bas désir d'attacher, d'être aidé...

Cependant il lui donnait de moins en moins.

Il la voyait, chez eux, à de grands intervalles. Il lui apportait une âme cruellement libre, un amour tout conscient de sa relativité, une possession dosée... A quoi elle répondait par un bonheur précis, arrêté à lui-même, résolu à ne pas se dépasser... Il la reconduisait, amical, gai causeur, sans

un écho de leurs intimités... Et elle rentrait chez elle, lente, pauvre, déchue, dans une sorte de honte de l'amour raisonnable.

C'était l'anniversaire de leur première union... Six heures. Il n'en avait rien dit... Ils sortirent. Elle espérait encore... Pas une fleur. Pas un mot... Ils se séparèrent.

Elle s'efforçait de penser qu'il avait eu raison, qu'elle devait se guérir de ces puérilités...

Elle disait qu'il ne devait pas se croire asservi par leurs rendez-vous, obligé à quitter pour y venir un travail, une compagnie agréable... Elle irait chez eux certains jours, elle lirait, ferait

de la musique ; il viendrait ou ne viendrait pas.

Ce jour-là, il marchait, par une belle journée d'avril... Elle l'attendait... Il n'irait pas... Pour l'habituer... Il supportait de l'évoquer qui comptait les quarts d'heure, qui entr'ouvrait la porte à chaque bruit d'escalier, qui voyait le jour fondre avec son espérance, qui passait humiliée devant les concierges, qui rentrait, démantelée...

Le lendemain, elle lui dit qu'il avait bien fait.

Souvent, assis dans quelque rue déserte, il entrevoyait le jour où il la quitterait — dans très longtemps —, et il voyait le regard de reproche qu'elle

aurait toute la vie quand elle penserait à lui; qu'elle avait déjà. Il songeait : « C'est drôle, elles nous en veulent comme si c'était notre faute. Nous n'y pouvons rien, pourtant, si nous ne les aimons plus... » Il sentait que quelque chose sonnait faux dans sa défense... Il trouvait. « Il ne s'agit pas d'aimer. Il y a longtemps qu'on le sait que vous n'aimez plus. Et on l'accepte. Ce qu'on vous demande, c'est de faire semblant d'aimer, c'est de simuler assez pour qu'on puisse vous garder sans trop d'indignité, c'est d'être là, c'est de venir quelquefois... Et vous le savez très bien que ce n'est que ça qu'on vous demande... Et ça, vous pourriez le faire... Mais vous ne voulez pas le faire...

Allons! elles ont raison de vous en vouloir... »

Et il démasquait le sens des délaissements :

— Si je reste, je meurs. Si je m'en vais, elle meurt... L'un de nous deux doit tuer l'autre... Et comme c'est moi le plus fort, c'est moi qui la tue... Allons! pas d'histoires, pas de phrases : c'est la guerre dans sa plus pure lâcheté : le plus fort tue le plus faible.

Et il songeait encore à ceux qui disent : « Qu'est-ce que je pouvais y faire si elle était malheureuse, si elle était mal mariée, si son enfant la décevait ?... » Et il se répondait : « Je pouvais compatir, la laisser se

plaindre... Ça fait quelque chose... On ne m'ôtera pas de la tête que ça fait quelque chose... C'est encore des histoires de « penseurs » qui ne savent rien de la vie de dire que ça ne fait rien, que ça entretient le mal... »

Un soir, il passa son bras sous celui de Madeleine. « Tu vois, tout est bien maintenant. Tu n'es plus inquiète. Tu es sûre de moi... Laisse-moi m'en aller une quinzaine. Moins peut-être. Pas loin. J'ai besoin d'être un peu seul, de penser à tout ce qui nous a secoués depuis trois mois... » Elle comprenait... Il partirait le surlendemain. Elle vint à la gare... Le train s'ébranla... Il resta longtemps à la portière du wagon. Elle lui souriait...


III



III

Il s’installa au Grand-Hôtel de F***, vide à ce moment de l’année... Il renaissait. Il se plaisait à voir, à respirer, à être... Tout lui était liberté... Certes il avait encore des liens. Mais bien supportables. Et qui se dénoueraient peu à peu, doucement.

Il était là depuis deux jours. Elle n’avait pas écrit. Il trouvait des raisons. Pourtant il s’étonnait.

Quatre jours... Cinq jours... Elle n'écrivait pas.

Il lui semblait qu'un temps, qu'une distance hors du nombre venaient s'allonger entre eux.

Il grelottait d'indépendance.

Le sixième jour commençait.

Il finissait.

Elle n'écrivait pas.

Son silence était formidable; plus bouleversant que toutes ses plaintes. C'était clair : une fois seule, elle avait osé regarder les choses en face, elle

avait fini par s'avouer qu'elle n'était plus aimée, elle avait résolu de se reprendre... Il voyait le rictus de la résolution... Il voyait la femme sombrement appliquée à rentrer son élan, à réduire son amour, à l'étouffer lentement...; sa sourde indignation d'avoir à ne plus aimer; son ricanement funèbre à l'adresse de l'amour, des serments de l'amour; et l'affreux engagement de ne plus croire à rien; et la haine taciturne... Il voyait tout cela. En même temps il était comme souffleté par ce silence : il lui semblait qu'elle lui jetait sa liberté à la figure.

Il attendit encore un jour. Puis il partit. Il voulait la revoir. Il voulait savoir... Il voulait d'abord savoir ce

qu'elle était toute seule, quand il n'était pas là : la voir sans qu'elle le sût.

Il alla se poster à la fin de la journée, à l'heure où il savait qu'elle rentrait, dans une encoignure d'où il la verrait sans qu'elle le vît... Il était là depuis un temps; très agité. Bientôt, et d'encore loin, il l'aperçut qui s'avançait gravement, parmi ces gens pressés, l'œil fixé vers le sol, avec son petit garçon qu'elle tenait par la main. Il tressaillit. Tout de suite il reconnut la sombre créature qu'il avait pressentie, qui travaillait à rapprendre la solitude du cœur. Elle avançait : le pondérable était venu à ses formes, la déchéance du poids. Elle leva la tête : il vit ces

traits d'enfant devenus en huit jours des traits définitifs, où rien ne jouait plus, et où les signes de la souffrance faisaient moins mal à voir que ceux de la volonté; il vit cet œil vitreux, comme vidé de son ressort, où rien ne tendait plus, où rien n'attendait plus... Maintenant elle était au pied de la montée qui ramenait chez elle, et elle montait lentement, comme traînant avec elle toute la quotidienneté de sa lourde existence et toute sa servitude. Et il pensa : « Elle remontera comme ça tous les soirs de sa vie! » Alors il n'y tint plus. Il voulait lui crier : « Madeleine, tu n'es pas seule... Je ne te quitte pas. Je t'aime. » Il voulait sortir de son ombre, courir à elle... Il trouverait bien moyen

de lui glisser un mot... Il s'arrêta. Son cœur battait à se rompre. L'instant était suprême. Quoi ! Cette femme se reprenait... Il allait venir encore la troubler; comme l'autre fois. Pour la quitter... Car il ne l'aimait plus... Maintenant elle était tout près de lui... Un mot pourtant, un regard vers elle, et elle renaissait... Allons donc ! elle savait ce qu'il valait ce mot ! Et puis, quoi ! elle ne demandait rien. Elle demandait qu'on la laissât tranquille, qu'on la laissât guérir... Ce n'était pas pour elle qu'il allait lui parler, c'était pour lui, trop lâche pour supporter sa propre cruauté... Allons! assez de lâcheté comme ça... Haletant, il s'adossa au mur, se jurant de ne pas bouger... Il la laissa passer...

Il la laissa passer... Quand elle fut assez loin, il sortit de son ombre. Il prit une rue à droite, qui montait. Il marchait, encore tout agité... Il savait bien que c'était pour ses besoins de lâcheur qu'il s'était mis à croire qu'elle se reprenait si fort, qu'elle reprocherait qu'on la troublât... Il marchait... Il arriva ainsi à une grande place déserte qui dominait le quartier, où il y avait des bancs. Il s'assit sur l'un d'eux.

La nuit venait. Il sentait s'abaisser avec les feux du jour les dernières vagues de son émoi... Tout s'apaisait... Maintenant il était calme... Et son calme durait... Alors il se risqua à évoquer

l'image de Madeleine qui venait de rentrer, qui retrouvait sa misère, tendait vers son amant, et qui de toutes ses forces comprimait sa tendance... Et cette image ne lui apportait pas le mal qu'il en craignait. Il la regarda plus fixément, plus longuement, plus au fond... Et il la supportait... Alors il évoqua l'image de Madeleine dans cinq ans, dans dix ans, qui remontait sa rue comme il venait de la voir... Et il la supportait... Alors vint l'envahir une tristesse mortelle. Il comprit qu'il venait de donner son dernier tressaillement... Il y avait près de deux ans qu'il pleurait sur cette femme. Il avait épuisé sa puissance de pitié. Il n'aurait plus que des larmes douces. C'était fini.

Il restait sur ce banc, ne pouvant se résoudre à descendre, à agir. Il restait, hébété, dans la contemplation de son cœur dépeuplé, penché sur les ruines de trois années de sa vie. Il restait. Hébété...

Alors, dans la solennité du silence et de la nuit, la trame de son histoire lui apparut, très simple :

Il allait dans la vie, libre, heureux et fort, quand il avait rencontré une malheureuse. Et il s'était penché sur elle, et il avait pleuré. Et, folle d'amour et de reconnaissance, elle l'avait enfermé dans ses bras. Et d'abord il s'y était

plu. Puis, lorsque défaillant de tendresse et d'union, il avait voulu se relever et essayé de reprendre la route grande et libre, il était trop tard, il avait dans les veines le poison de la pitié... Et il avait manqué d'en mourir...

Alors, dans la solennité du silence et de la nuit, le sens de son histoire lui apparut, très simple :

Madeleine, ce n'était plus cette pauvre petite blonde, qui dînait tristement derrière ces volets clos entre un mari brutal et un enfant indifférent... ; c'était toutes les femmes, les plus élevées

comme les plus humbles, et toutes les créatures de faiblesse et de servage. Et ce qu'elle avait fait, c'est ce qu'elles eussent toutes fait, ce qu'elles feraient toujours. Toujours elles l'enlaceraient de leur plus folle étreinte celui qui, libre et fort, et seul d'entre les hommes, les regarderait autrement qu'un gibier, avec un peu de douceur, avec un peu d'amour. Et toujours en même temps, par un secret instinct, elles travailleraient dans l'ombre à abolir en lui les ressorts de la force et de la liberté — la religion de l'Idée, le goût des choses sociales —, à faire éclore en lui la religion du cœur, à y faire épanouir les puissances de faiblesse et de vassalité... Et toujours l'être heureux commencerait

par subir, sans méfiance, sans défense ; bien mieux ! il commencerait par s'employer lui-même à détruire sa force, à construire sa faiblesse, parce qu'il était — lui fort — parce qu'il était — lui libre — élevé dans l'esthétique du faible et du servile ; parce qu'il n'y a pas d'autre esthétique... Et toujours l'être heureux risquerait d'en mourir, parce qu'il avait puisé dans la jouissance des biens l'infinie sensibilité ; parce qu'il venait pleurer avec les malheureux alors qu'il n'avait pas leur habitude des pleurs ; parce que enfin il sentirait la pitié...

Car la pitié c'est la mort, voilà ce qu'il avait appris, ce qu'il savait main-

tenant, ce qu'il n'oublierait plus... Mais s'il savait cela, c'est qu'il avait vraiment éprouvé la pitié, c'est que devant la misère de cette infortunée son cœur s'était fendu, s'ouvrant éperdûment à une vraie communion et perdant d'heure en heure, par cette large blessure à son intégrité, toute force d'être et tout désir. Et il songeait alors à une autre pitié, sincère aussi sans doute, mais qui n'empêche pas ceux qui l'exercent d'aller, de venir, de voir les pièces du jour, de soigner leurs affaires et d'élever leurs enfants... Et il songeait encore à une autre pitié, qui relève doucement les pauvres agenouillés, mais qui n'empêche pas le Rédempteur qui la détient de prononcer de belles phrases, d'avoir

de nobles gestes, de penser à flétrir les orgueilleux de ce monde... Ah ! ces pitiés-là, on peut les pratiquer, on peut les propager, on peut les enseigner... On n'en meurt pas !...

Et il s'hypnotisait sur cette vérité : « La pitié c'est la mort. La pitié c'est la mort. »... Et il voulait vivre !... Alors ?... Alors ?...

Il se cabra longtemps devant la réponse, qui était là, devant lui, logique, fulgurante, implacable... Il se cabra longtemps... Puis il y vint, lentement, comme un enfant qui monte à la condition d'homme, dans la gravité simple d'une ordination...

Alors... il serait dur... Ces drames, ces détresses, ces êtres murés vifs à la vie d'intérieur, ces femmes crucifiées sur le lit conjugal, qui détournent leurs lèvres du maître qui les prend..., il passerait près de tout cela, sans un mot, sans un regard... Et elles l'appelleraient, elles lui tendraient les mains, devinant qu'il comprend, que sa dureté est feinte... : et le monde lui ferait honte — qu'il est sec ! qu'il est dur ! quelle vilaine nature ! — Il laisserait dire et croire. Il passerait sans un mot, il passerait sans un regard... Et il irait vers les forts, vers les hommes, vers ceux qui pensent, vers ceux qui créent, vers ceux qui ne vous attendent jamais...

Et peut-être qu'un jour il serait assez fort pour oser regarder ces malheureux en face et leur porter secours... Mais son cœur se brisait de ne pas s'attendrir. Car il était né tendre ; et, pleurant dans la nuit, il répétait : « Ils ont dit les larmes de la pitié. Mais qui dira les larmes de ceux-là qui étouffèrent leur pitié pour devenir durs... »

Mais du moins sa dureté était une chose achetée, payée de la douleur d'une pitié malheureuse... C'était une dureté triste, silencieuse, résignée... Il voulait en souffrir, comme par respect pour ceux qu'il ne secourrait pas. Et de son calvaire il criait aux apôtres de la dureté heureuse : « Honte, mille fois

honte à ceux qui sont durs joyeusement. »

Il resta là longtemps, dans une muette prière au pied de ce dieu dur ; qui avait fait les forts ; les maîtres ; les vrais maîtres ; qui surent dompter leurs larmes pour comprendre leurs larmes... Il resta là longtemps... Le jour parut. Il éclairait la rue où habitait Madeleine, la petite maison où elle dormait... Et la rue lui parut presque semblable aux autres... Et la petite maison lui parut moins distincte... Alors il comprit que pendant cette nuit le contour de son amour s'était évanoui en des lignes éternelles. Alors il défaillit, et,

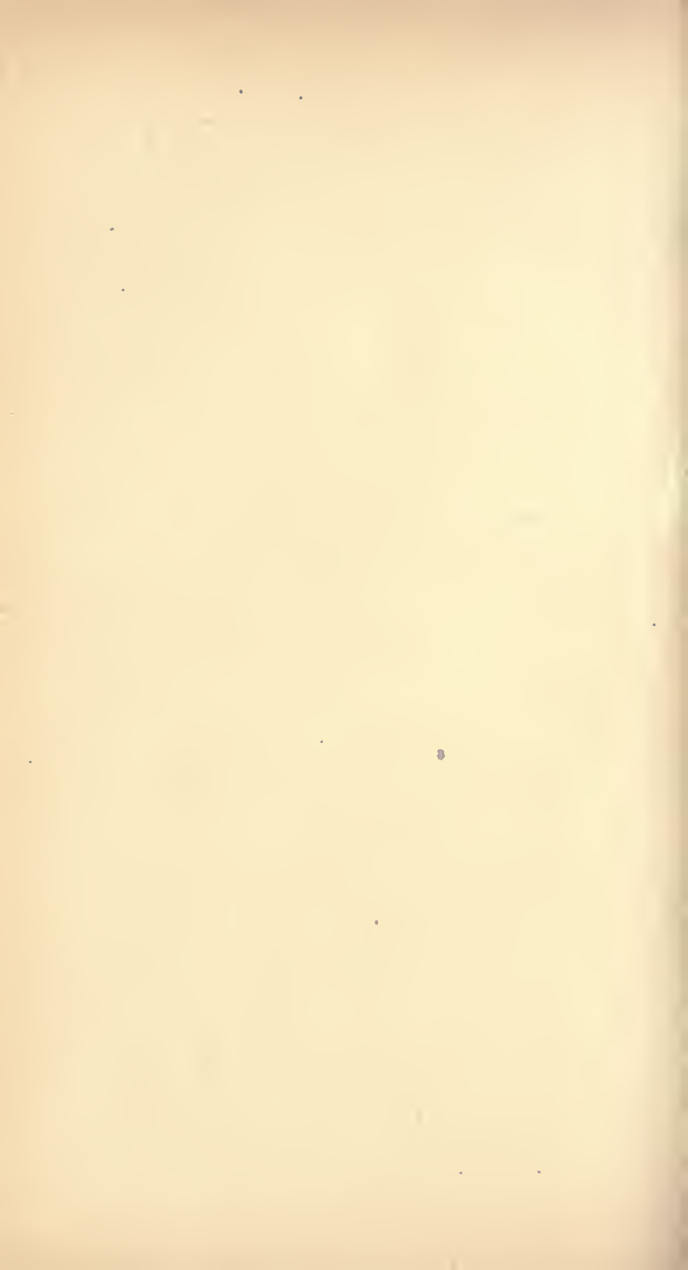
désespérément, il étendit les bras comme s'il voulait retenir entre ses mains tremblantes ces contingences chéries qui avaient été sa vie, ses larmes, sa jeunesse... Et ses bras retombèrent... Et ce fut la dernière convulsion d'un amour expirant... Il quitta son banc. Il descendit.





DEUXIÈME PARTIE

LA CHUTE



Tant que tu ne mourras pas à tout amour créé, tu ne me connaîtras pas.

(*Imitation*, III, XLII)



I



I

— Monsieur ne regarde même pas comme Suzanne a fait un beau tunnel, dit la nurse indignée.

— Oh ! très beau, dit Félix en se retournant... Mais nous allons en faire un autre encore plus beau.

Il rapprocha deux fauteuils dos à dos, puis sur l'espace qui les séparait posa un grand atlas.

L'enfant battit des mains :

— Attention ! cria-t-elle. Écartez-vous tous ! Le train va passer...

Elle courut prendre son élan au fond du couloir. Puis s'élançant, faisant avec ses bras des mouvements de manivelle, sifflant, soufflant, courant plus fort, elle passa sous le tunnel improvisé et tomba dans les bras de ses parents.

— Maintenant, dit-elle, je vais chercher mon biplan.

Mais Clémence intervint :

— Non, non. Tu es tout essoufflée... Et puis tu sais que papa ne veut pas qu'on fasse un cirque de son cabinet... Nous allons regarder des images, et puis tu iras te coucher.

— Tiens! dit Félix, Suzanne va regarder les dernières cartes postales que maman a mises dans l'album.

— Oh! oui, fit la petite fille.

Félix alla chercher l'album. Il prit l'enfant sur ses genoux et Clémence vint s'asseoir sur le bras du fauteuil. On tournait les pages : l'enfant réjouissait tous les cœurs par la fraîcheur de ses questions, par sa joie d'occuper, par la sûreté de sa royauté, entre ses deux parents... Bientôt les questions s'alentirent, sa petite main serra moins fort, sa tête pencha, elle tomba dormante sur l'épaule de son père... Lui craignait de l'éveiller en la passant aux femmes, cependant qu'elles, debout, souriaient de sa gaucherie... Doucement elles la lui prirent ; Clémence, un peu fatiguée, tendit la joue à son mari et les deux femmes sortirent lentement avec l'enfant entre leurs bras.

Félix resta dans son fauteuil, devant le feu. Il était trop tôt pour qu'il se mît au travail... Dans la rue, tout se taisait... Autour de lui c'était le bruit mourant de la maison qui se prépare au sommeil : quelque porte qui se ferme, les derniers va-et-vient des serviteurs finissant leur ouvrage... Le menton dans la main, le regard perdu dans les flammes, il songeait... Il songeait à cette chose bizarre, cette enfant, cette jeune femme, qui venaient là chaque soir, qui étaient *sa* fille, *sa* femme ; cette famille qu'il avait fondée... Il regardait ce cabinet de travail où il passait sa vie, ce thé qu'on lui préparait là pour la nuit où il allait veiller

seul ; il constatait cette aisance, cette espèce de retour à son vrai élément qu'il éprouvait chaque soir quand elles le laissaient seul, quand elles étaient couchées : tout cela lui signifiait-il assez sa nature de vieil étudiant solitaire, de philosophe célibataire?... Et il avait fondé une famille!... Et cela marchait très bien... Il était très heureux... Il ne pourrait plus se passer d'elles... Était-ce drôle!...

Il songeait comme cela s'était fait... Il allait y avoir dix ans bientôt... C'était au sortir d'une violente crise sentimentale (était-ce loin, cette crise! pouvait-on se mettre dans de tels états pour des pleurnicheries de femme!) : il venait de découvrir la vie intellec-

tuelle, — la vraie vie intellectuelle, — non plus le caressement des idées qu'il avait connu comme tous ceux de sa classe au sortir du collège, non plus le frôlement des doctrines entre une visite et un dîner, mais l'étreinte passionnée, permanente, exclusive, les semaines entières passées à creuser un concept sans penser à autre chose, l'action fiévreuse de ce creusement, et les transes de l'échec, et les joies du triomphe, et la fécondation haletante de l'idée par l'idée, et l'être entier tendu comme d'une tension d'amour pour savoir si telle idée descend de telle autre ou bien si c'est le contraire; — et il venait de découvrir que cette vie-là était sa loi, son ordre, sa vraie

adhésion à lui-même, sa pleine réalisation, que toutes ses autres contentions étaient mensonge, imitation, ennui... Mais en même temps il découvrait que pour l'avoir pleinement, cette vie intellectuelle, il fallait régler la question de l'amour; il fallait en finir avec l'aventure qui, si peu sentimentale qu'elle fût, lui prenait du temps, le dérangeait, surtout l'obligeait à l'amour conscient... L'esprit exigeait l'inattention de la chair : le mariage s'imposait... Et il le sentait impossible...

Certes il en pouvait trouver, il en trouvait, des femmes qui le laisseraient travailler, qui respecteraient son indépendance, qui ne désireraient point d'avoir « toutes ses pensées »... Mais

qu'était-ce? Des petites filles de province, bien dressées au néant par la famille ou par les prêtres, qui ne seraient pas gênantes parce qu'elles ne seraient rien. Ou des femmes sèches. Ou des « intellectuelles », avec des théories sur l'indépendance mutuelle. Ou encore quelque mystique, ivre d'abnégation, qui lui imposerait le spectacle monstrueux d'une créature qui jouit de sa propre mutilation... Quant à la femme qu'il voulait, qui le laissât tranquille et ne fût pour cela ni le néant ni l'inhumanité, si cette femme existait, il n'avait aucune raison de penser qu'il la trouverait...

Et voilà qu'il l'avait trouvée... Dans un voyage avec des amis, au fond d'un

vieux domaine breton, entre son père et son jeune frère, voilà qu'il l'avait trouvée, la femme à la fois humaine, désireuse d'association, d'amour, et visiblement patiente de la liberté de l'homme, et cela, non pas en raison d'un « principe » (il en était encore à entendre Clémence énoncer un « principe »), moins encore d'un commandement religieux (elle était à peine croyante), mais par une sorte d'indifférence native à descendre au secret des êtres, de modération native et patricienne dans le désir de goûter l'âme humaine... Il se rappelait quelle étrange impression de tendresse rationnelle lui avait faite dès qu'il l'avait connue cette grande jeune fille au regard

aimant et clair, à la bouche sensible et railleuse, aux formes riches et tempérées : douce à son entourage, étrangère aux fureurs du don; heureuse en ses jardins, nullement avide d'« étreindre la nature »; éprise d'art et de l'expression de l'âme, mais de l'expression mesurée, jouant Mozart plus que Schumann... Partout la mesure dans la prise, la raison dans le sentir : elle lui semblait, égarée aux âges plébéiens, une de ces formes grecques qui savent, l'amour au cœur, tranquilles tisser la toile avec une navette d'or...

Il avait voulu l'éprouver, lui avait fait connaître les furies de l'âme moderne, la littérature des amours « totales » (elle savait supporter l'idée du fait

d'amour, comme les vierges païennes baignant les jeunes guerriers), la musique des communions folles, de l' « union d'âmes », « indiscernables »... Il la guettait : si elle allait se complaire dans ces choses, trahir sa vraie nature!... Mais non : elle ne finissait même pas ces livres; elle fermait ces cahiers, rejouait par cœur quelque « moment » de Schubert...

Alors un soir il avait parlé d'un ami qui avait rencontré la femme qu'il souhaitait; mais qui voulait vivre loin du siècle, s'absorber dans une œuvre abstraite, et qui hésitait à offrir à un jeune être une vie aussi sévère... Et simple, elle avait dit qu'elle acceptait une telle vie.

Et il l'avait épousée... Et le mariage

n'avait point changé son âme : elle avait été l'épouse qu'il avait pensé qu'elle serait : aimante, point incursive, rassemblée dans l'amour... Et alors, délivré de l'aventure, au calme de la chair, il avait accédé à la haute vie de l'esprit; et il avait commencé une grande œuvre.

Un seul soir — c'était deux ans après leur mariage; elle lisait là, près de lui, pendant qu'il travaillait — elle avait posé son livre et, lui entourant le cou de son bras : « Pourquoi, avait-elle dit, n'essayes-tu pas de m'initier à ce que tu fais? » Il avait balbutié : « C'est bien aride... Je ne suis guère éducateur. » Elle était retournée s'asseoir... Il y avait de cela sept ans... Elle n'en avait jamais reparlé.

Et elle avait désiré un enfant... Ils avaient eu cet enfant... Et c'était un petit être exquis, nuancé, intelligent, qui venait mettre une note jeune et fleurie dans sa vie un peu sombre...

Ainsi il avait ces deux êtres. Et, entre eux deux, nullement gêné par eux, il poursuivait son œuvre. Doucement fondu à eux quelques heures par jour, il se retrouvait en franchissant ce seuil, et s'envolait dans sa pensée... Ainsi il avait réalisé ce rêve inouï : l'intégrité de sa personnalité entre une femme et un enfant, la haute vie de l'esprit dans l'état de mariage...

Parfois pourtant des craintes lui venaient... Il lui semblait qu'il y avait un escamotage dans sa vie. Ça devait

se payer d'avoir fait une famille... Un jour, ils se rappelleraient à lui, ces deux êtres qui dormaient là-bas, pendant qu'il travaillait... Bah! des histoires de mathématicien, qui veut que la vie soit une équation juste!...

Et maintenant, debout devant sa cheminée, parcourant du regard ces livres, ces papiers, ces tiroirs, ces rayons, il songeait à cette œuvre, à cette étrange action intellectuelle qu'il accomplissait là, tout seul entre ces murs, depuis bientôt dix ans : la pénétration dans sa propre pensée, la reconnaissance de ce qu'il pensait vraiment sur les plus grands problèmes, la détermination de sa personne philosophique ; et en même temps,

— comme à chaque pas il constatait que ce qu'il croyait être de la pensée n'était pas de la pensée, que les termes qu'il unissait en son esprit (ces termes « simples », qu'on ne définit pas, parce que tout le monde s'entend sur eux) n'avaient au fond pour lui aucun sens vraiment clair, — en même temps l'analyse des idées les plus « simples », les plus fondamentales, du penser philosophique... Œuvre de sa chair et de son sang : des nuits et des nuits de fièvre pour rendre telle pensée claire, pour obtenir telle distinction... Et ils disent que l'analyse est une chose morte!... Œuvre unique : que personne n'avait faite, résolument du moins; que personne ne ferait désormais, avec leur

mépris pour l'idée claire et leur philosophie pathétique, qui ne feront que grandir au ciel démocratique... Et il songeait maintenant à ce qu'il avait déjà fait, aux parts de sa pensée qu'il avait déjà débrouillées : sa pensée sur l'origine du monde, et que son infinitisme n'était que l'effet d'un goût, — les séductions de l'infinitisme —; sa pensée sur cet Être qui ne serait pensé qu'en tant que qualité, l'impossibilité pour un être fini de penser une telle chose... Maintenant il en était à l'idée de mouvement : il allait avoir bientôt fini d'établir les deux idées profondément distinctes, — de dynamisme et de continuité, — que l'on confond sous ce nom. Puis il éluciderait sa pensée sur

l'apparition de la vie, s'il la croyait ou non une discontinuité; que discontinuité ne signifie point miracle; sa pensée sur l'apparition du concept; sur l'apparition des sentiments sociaux, de la sympathie entre humains, qu'elle n'a rien à voir avec le retour à Dieu... Il dirait toutes ces choses. Il était encore jeune... Il voyait son œuvre faite... Il évoquait le jour où sur chacun de ces grands problèmes, tandis que les hommes s'entre-déchirent parce qu'aucun d'eux au fond ne sait vraiment ce qu'il pense, il se dirait tranquille : « Là-dessus je sais clairement ce que je pense; et si je le pense en raison d'une préférence, je le sais aussi. » Et de toutes ses forces d'amour et d'orgueil, comme d'autres

étreignent leur enfant ou comme les fondateurs étreignent l'idée de leur empire, il étreignait l'idée de cette œuvre qu'il était en train de faire, et qui dirait aux hommes à quel furieux désir de monter de son être à l'idée de son être, à quelle soif de conscience, à quelle moralité, un homme s'était élevé.

Il jeta une bûche dans le feu et se rua au travail... Et ils ne l'inquiétaient guère, ceux qui dormaient là-bas.

II



II

C'est un dimanche matin, en revenant du Bois, que Suzanne se plaignit pour la première fois d'un peu de mal à la hanche : ça lui faisait un peu mal quand elle courait trop fort, quand elle montait trop vite, quand elle restait debout trop longtemps. Oh! pas bien mal... Elle se plaignit encore le lendemain... Un peu de faiblesse au genou. Par acquit de conscience on fit venir un médecin. Il examina, palpa,

interrogea... puis dit que ce n'était rien, une fatigue de croissance très fréquente à cet âge-là, conseilla qu'elle s'abstînt toutefois de trop courir pour l'instant, qu'elle restât étendue quelques heures par jour, pendant quelques jours...

Elle s'étendait deux heures après le déjeuner. Puis vers la fin du jour. Très sage, très raisonnable, elle quittait ses jeux... On lui lisait de belles histoires, on regardait des images... Des petites amies venaient la voir...

Félix venait vers cinq heures, prendre le thé avec elles. Puis il rentrait dans son cabinet, non sans goûter qu'on fît moins de bruit dans les couloirs.

*
* *

... Félix avait enfin rendu nettement distinctes ces deux idées de mouvement qu'il voyait partout confondues. Maintenant il s'appliquait à l'histoire de cette confusion, à montrer les diverses formes qu'elle avait prises chez les principaux penseurs...

Cette nuit-là, il venait d'achever un mémoire de Descartes et d'écrire plusieurs pages pour préciser quelle forme cette confusion prenait ici...

Maintenant, au fond d'un fauteuil, dans un coin obscur de son cabinet, il se laissait aller à de la songerie à

propos de sa lecture... Il songeait à ce Descartes, au moment de sa vie où il écrivait cette réponse... C'était le moment où il s'était brouillé avec les Pères de Clermont. Il se rappelait, dans le biographe, les pages sur cette brouillerie : la grande colère du philosophe parce que les Pères déformaient sa pensée pour en avoir raison : comme s'il ne fallait pas se rappeler, disait le bon Baillet, que les maîtres sont obligés de forger des chimères à leurs élèves pour les habituer au combat... C'était le moment où il préparait la publication de sa Philosophie... C'était l'année aussi où il avait perdu sa petite fille, « sa chère Franeine »... Elle lui avait laissé par sa mort « le plus grand

regret qu'il eût senti de sa vie... Il écrivit l'histoire de sa Francine sur le premier feuillet d'un livre... Il la pleura avec tendresse... » Il évoquait l'image du grand penseur, incliné, déjà vieux, sur son enfant mourante... Il se plaisait — pourquoi ? — dans cette image d'enfant dolente, bercé des vers d'un doux poète sur la mort d'une enfant très douce... Et il songeait, non sans quelque fierté, à son enfant à lui, charme de sa vie et de son travail, souriante et bien venue, un peu dolente pour le moment, étendue, d'une fatigue passagère..., qui passera bientôt... Il restait dans cette image......................

Tout à coup une idée se dressa, confisquant toutes les autres : Suzanne

était atteinte : ces douleurs de la hanche, ces faiblesses du genou, c'était la coxalgie... Ces « fatigues de croissance », des histoires de médecins qui ménagent des parents !

Il surgit, courut à un dictionnaire, compulsa fiévreusement des pages. Il lisait haletant, dévorait les phrases... Tout confirmait sa crainte. Chaque phrase nouvelle l'enfonçait plus fort dans la certitude. Il lui semblait que l'article avait été écrit sur sa Suzanne elle-même... Il n'acheva pas. Il était certain... Oui, c'est entendu : on croit toujours qu'on a toutes les maladies qu'on lit. Mais quelquefois on croit juste... Comment avait-il pu admettre un instant ces histoires de médecin !...

Et puis il *fallait* qu'elle fût atteinte, qu'il eût un grand malheur. C'était le châtiment de son égoïsme, de sa monstrueuse vie de l'esprit. C'était un défi à la loi humaine que sa vie depuis dix ans. Dieu le punissait. Il lui semblait que la chaîne des couples humains, de ceux qui s'unirent et vécurent l'un pour l'autre, se levait autour de lui, lui clamant la honte de sa vie et qu'il allait l'expier... Il trébuchait dans la certitude... Il ne savait plus ce qu'il faisait... Il allumait une lampe... Pourquoi ?... Oui, il voulait aller regarder son enfant, la regarder de toutes ses forces : il verrait, il saurait...

Il allait par le couloir, sur la pointe du pied, ému de l'image de cet homme

qui marchait dans la nuit tremblant pour les siens qui dorment, et du silence de cette maison qui reposait sur lui, et de la paix effroyable de ceux qui ne savent pas encore...

Il entra dans la chambre. Sur une chaise, des petits vêtements bien pliés; dans un fauteuil, les jouets qu'elle aimait le mieux... Il s'approcha du lit, et, faisant de sa main un écran, sur l'enfant se pencha tremblant. Elle dormait au fond de ce petit lit comme au fond d'un sanctuaire, la bouche un peu ouverte, le souffle abandonné, les poings fermés, comme appliquée à l'abandon, comme ramassant toutes ses petites forces dans la confiance... Il pensa défaillir... Il se ressaisit pourtant; et

de toute sa volonté de voir et de comprendre, comme s'il croyait soudain que le vouloir fait le savoir, il attachait ses yeux sur cette forme dormante... Il restait là, penché...

Alors peu à peu et pour la première fois le sentiment l'envahit que cette chair qui palpitait là, c'était sa puissance d'être devenue chair et conscience, c'était sa tension d'être, c'était sa volonté... : c'était lui sous ses propres yeux... Alors l'amour opéra son miracle : lentement, doucement, sûrement, cette petite chose dormante qu'il sentait être lui le ravit à lui-même... Lentement, délicieusement, il sentait s'abolir en lui toute claire distinction d'avec elle... Tout ce qui en lui était

proprement lui, était uniquement lui, s'éteignait, s'éteignait... Sa volonté de savoir, qui l'avait penché sur ce lit, sa préoccupation pour cette enfant, sa souffrance à cause d'elle mais extérieure à elle, tout cela l'avait quitté... Il devenait cette petite chose dormante, faible, confiante, blessée... C'était elle maintenant ce qui souffrait en lui, ce qui se plaignait en lui : il sentait avec elle et non plus à cause d'elle : l'intérêt sombrait dans l'amour... Maintenant c'était fait : il était tout en elle... En même temps, chose étrange !, il lui semblait qu'il s'accroissait en cessant d'être lui : il eût dit que sa conscience s'étendait, s'étendait, par une extension délicieuse, et en même temps se niait par cette

extension même : plus il se sentait amplement, plus c'est en elle qu'il se sentait... Et il ne pouvait se lasser de se fondre à cette âme... Il bénissait qu'elle dormît pour s'y fondre à son aise, sans raison, sans mesure... Il restait là, penché, buvant l'indistinction...

Il se redressa ; troublé comme un homme ivre. Qu'est-ce qui se passait en lui ?... Quoi ! il était venu pour une chose bien précise... Qu'est-ce que c'était que cette espèce d'ivresse qui l'avait pris, qui le tenait encore... Il regardait autour de lui pour se reconnaître, se repérer... Oui, c'était la porte..., le couloir..., là-bas dormait sa femme... Sa femme ! L'être où il avait fait son enfant !... Qu'il avait altérée de

son être !... Qui était lui, elle aussi !... Et l'ivresse lui revenait qu'il était lui dans un autre que lui.

Alors il comprit : la famille le prenait : l'être qui était son être lui arrachait l'identité de son être : sa chair lui volait son esprit... Alors dans un éclair il entrevit tout l'écroulement de sa vie, son être tout entier confisqué par l'amour, l'action de sa pensée devenue impossible, toutes ces idées qui palpitaient en lui laissées là, pour toujours, sa chère œuvre écrasée dans l'œuf... Non, cela ne serait pas... On ne lui demandait pas cela... Si l'enfant était malade, on la soignerait, il ferait ce qu'il faudrait... On ne lui demandait pas sa vie, son bonheur... Il ne voulait

pas les aimer. Il ne voulait pas. Il ne voulait pas... Alors, dans un mouvement de défense éperdue et qui déjà lui faisait horreur, il courut vers son cabinet, vers ses écrits, vers sa pensée. C'est là qu'était sa vie, sa passion, son vouloir. Ils sauraient bien le défendre. Et avec un acharnement qui le terrifiait, où il reconnaissait celui qu'il eut jadis pour une passion qui lui échappait, il s'enfonçait dans ses papiers...

Mais il ne lisait rien... Mais il ne pensait rien... Et toutes ces choses écrites lui semblaient des choses mortes. La seule réalité était là-bas... Et déjà la limitation de lui-même à lui-même, qu'il venait d'éprouver pour lire ces quelques lignes, lui était lourde à porter.

Alors un vertige le prit : c'était certain : c'était la ruine de son esprit, l'effondrement de son rêve, la chute au plus violent amour, au plus riche, au plus douloureux... Alors, comme autrefois, il eut le désir d'user par le mouvement sa force d'agitation, de sortir, de courir, de marcher droit devant lui... Mais il fallait rester cette fois : rester près de ceux qu'il avait faits, dont il avait la charge... Et, au fond, il voulait rester. Il voulait souffrir avec eux : rester, blessé par eux, près d'eux blessés par lui. Et, s'effondrant dans son fauteuil, il murmurait avec le Maître : « Je suis crucifié au monde, comme le monde m'est crucifié »...

Et il restait là, attendant le jour,

essayant de penser que c'était un mauvais rêve, que demain on lui dirait que tout allait bien, qu'il se retrouverait ; sentant bien que, même alors, il ne se retrouverait pas, qu'il les aimerait, qu'il voulait les aimer, qu'il ne retrouverait plus jamais la distinction d'avec eux qu'il avait là, à cette table, il y a quelques heures... Et il regardait ces papiers, — cet effort adoré vers la claire idée de son être, — devenus en une nuit des choses inertes... Alors qu'est-ce que c'était que sa passion de l'idée? Qu'est-ce que c'était que cette « passion » dont il avait suffi de la bouche d'un enfant qui dort pour qu'elle s'évanouît?... Et pourtant il l'avait, cette passion, elle était bien la condition de

son ordre, il sentait la vérité de sa détresse à la pensée de la perdre...

Et il restait là, la tête baissée, tremblant dans l'impuissance à comprendre qui il était... Il comprenait ceux qui dans de telles nuits tombent à genoux aux pieds de Celui qui sait...

*
* *

Le jour parut. Il courut chez les médecins... La coxalgie! Il était fou de croire ça... C'est d'un diagnostic très simple... On le lui aurait dit tout de suite... Mais non, c'était une fatigue d'enfant qui grandit vite...

Il rentra. Elles étaient à table... Il

expliquait comme il pouvait son retard, pourquoi il était sorti de si bonne heure, s'asseyait entre elles deux.

... Quel sentiment profondément nouveau le prenait de ces deux êtres ! Cette petite chose qui mangeait là près de lui, qui buvait, qui parlait, qui pensait, qui voulait, comme il sentait étrangement que c'était lui qui vivait là, près de lui... Ah ! bien souvent, pour amuser son esprit, il s'était dit aux repas, en la regardant : « Cette vie est donc ma vie ». Mais aujourd'hui il le sentait ! Et il lui paraissait qu'aucun père ne le sentait comme lui. C'est pour les autres pères que cela n'est qu'une idée... Et cette femme, là, en face de lui ! Quel sentiment profond le tenait ce matin —

qu'il n'avait jamais eu (une fois pourtant, quand elle était enceinte) — qu'elle était une enfant qu'il avait arrachée aux siens, à sa maison, à sa conscience, et qu'il s'était mêlé à cette conscience, et qu'en même temps il était mêlé d'elle... Oh! il ne s'était pas trompé cette nuit : non, jamais il ne retrouverait la distinction d'avec ces deux êtres qu'il avait hier encore, jamais il ne retrouverait l'indépendance de la conscience, cette pureté du cœur, cette clarté du cœur nécessaire à l'esprit...

Il resta tout l'après-midi auprès de Suzanne, la faisant jouer, lui contant des histoires... Clémence le regardait, stupéfaite.

Le lendemain, après le repas, il rentra dans son cabinet. Il allait se remettre à son œuvre... Rien ne l'en empêchait... Allons! quel était le sens profond de cette page de Descartes? Le rapport de cette page à la pensée du maître en ce moment de sa vie?... Il cherchait... Oui, il cherchait vraiment... Comme avant... Il trouvait; et il étreignait son idée... Mais il sentait bien que sa vraie puissance d'étreinte n'était plus où était sa pensée, mais, dans la pièce à côté, sur cette chaise longue où était la chair de sa chair... Et il marchait fiévreusement de long en large : et il sentait bien que sa fièvre n'était pas la fièvre de l'idée; mais la fièvre de la crainte ; qu'il se cramponnait à l'amour de son œuvre,

qu'il voulait la vouloir, qu'il se forçait à trouver importante cette pensée qu'il formait, qu'un rien maintenant l'arracherait à tout cela... Et pourtant quelque chose de profond, de profond, d'autrement profond que le jugement, l'accrochait à cette œuvre. Ah! l'atroce chose, pleurait-il en son cœur, l'atroce chose d'être là, tout vivant, dépossédé de sa foi.

... Il lisait le poème d'un ancien : comment, selon cette école, le monde s'était formé, la naissance de la terre, la grandeur du soleil, le mouvement des astres, les plantes, les animaux... Il en vint au tableau des souffrances

de l'enfant. Et, tremblant, il sentit que là venait de surgir sa vraie force d'intérêt...

... Ce jour-là, des petits amis étaient venus jouer et tout le monde courait. Puis ç'avait été l'heure pour Suzanne de s'étendre. On l'avait arrêtée au plus joyeux de sa course ; et ils continuaient de courir, les autres, les petits cruels. Et elle les regardait, triste et sage... Oh ! quel amour le pénétrait, quelle furie de communion, quel immense accroissement d'arrachement à lui-même, d'impuissance de l'esprit !...

*
* *

Le mal s'accrut. Les médecins s'assemblèrent... Des hommes vinrent avec des bandes, des cordes et du plâtre, qui emprisonnèrent les membres de l'enfant dans une affreuse enveloppe, cependant que, déchirés, horriblement légers, ses parents l'amusaient, la trompaient — « ce n'est que pour quelques jours, dimanche Suzanne courra » — et qu'elle élevait vers eux de grands yeux étonnés et confiants... Et les hommes partirent. Et elle restait là, crucifiée, résignée, affreusement humaine...

Alors, furieusement arraché à sa

pensée, le malheureux se sentit précipiter dans l'amour le plus éperdu, dans la dévotion la plus riche, dans la débauche du cœur la plus totale qu'il eût jamais connue. Qu'était-ce que la confusion à un être souffrant qu'il avait connue autrefois et qu'il avait crue violente, auprès de sa confusion d'aujourd'hui à cet être qui était son être, son sang, sa volonté devenue chair et souffrance ! C'était par l'intérieur cette fois, par le prolongement de sa propre nature, et non par une cause survenue du dehors, que son âme devenait l'âme d'une autre ; c'était le plus profond de lui, le plus proprement lui, qui cette fois le jetait hors de lui, l'attachait à une autre, et avec quelle perfection

d'ajustement, quelle puissance d'adhésion, quelle plénitude d'aliénation. Ah ! il savait maintenant ce que c'est que d'adhérer à une âme, au plus secret de cette âme, où jamais l'on n'eût cru qu'un autre eût pu atteindre, de ne plus connaître un seul point de la conscience qui soit vous-même, vous seul, vous et non pas un autre... Et maintenant tout sombrait, tout sombrait : toute action de l'esprit, toute puissance de prendre, de comprendre. Et il se débattait : il essayait de se soulever au-dessus de cet océan d'amour, d'étreindre encore sa chère pensée : vingt fois le jour il rentrait chez lui, s'acharnait à l'idée — il avait le droit de vouloir aussi sa vie à lui, son bonheur ! il n'avait pas à

donner tout ! —, vingt fois l'idée lui échappait, comme une épave glissante entre des doigts crispés. Et, de toute la violence de sa résistance, dans le désespoir de l'impuissance, il retombait au plein amour.

Et il détestait son amour. Il y retrouvait ce qu'il détestait le plus : l'amour de la « souffrance humaine », l'amour de la « sensibilité », l'amour de la chair qui pâtit... Et c'était l'amour de *sa* chair... Et tout amour de l'homme, et toute sa « charité », et tout ce qu'il sanctifie, c'est l'amour de sa chair..., l'amour de « son semblable »... Ah ! l'habile religion, et qu'elle est éternelle, qui invite l'homme, et qui l'en divinise,

à chérir sur une croix sa propre chair souffrante.

Car c'est cela, leur religion de Christ : c'est la religion de l'Homme pour sa propre chair souffrante... C'est en tant qu'elle est cela, qu'elle a conquis le monde, qu'elle est universelle... Et certes il y en a qui ont proclamé Christ le plus grand des « penseurs », (1) et que sans son supplice il était aussi grand, et qu'il ne faut l'aimer ni sur le Garazim ni sur le Golgotha, mais en esprit et en vérité. Qui sont ceux-là ? Des philosophes, des savants, des « demi-chrétiens », impopulaires ou ignorés...

---

(1) « *Christum ait fuisse summum philosophum.* » (Tschirnhaus, sur Spinoza.)

Mais « Pascal malade qui se montre sensible aux souffrances physiques de Jésus », voilà le vrai chrétien, et tous se signent en lui.

Et c'était l'amour de sa chair *meurtrie.* Oh ! cet amour du seul meurtri, du seul souffrant, le haïssait-il assez ! Est-ce que pâtir ne veut pas dire sentir ? Et compatir, sentir avec un autre ? Pourquoi toujours « sentir *de la douleur* » ? Par quel blasphème, par quelle basse réduction de l'Être à vos misères, avez-vous décidé qu'humain veut dire souffrant ? Et vous qui « compatissez », qui « communiez » à votre dieu, pourquoi toujours à sa douleur ? Pourquoi jamais à son sourire, alors qu'il est à Magdala,

heureux et simple entre les deux jeunes filles? Pourquoi, par quel sadisme, — et je ne dis pas seulement vous autres, affreux histrions modernes, exploiteurs du pantelant, exhibiteurs de Sébastien ou d'Amfortas, mais vous, sévères docteurs des âges décents : « ô sang qui découlez soit de la tête percée, soit des yeux meurtris, soit de tout le corps déchiré! ô sang précieux, que je vous recueille... », (1) — par quel sadisme communiez-vous au seul meurtri ?... Et il l'avait, comme les autres, ce sadisme. Est-ce qu'il avait communié à son enfant quand elle courait dans les jardins, quand elle était heureuse? Est-ce qu'il

---

(1) Bossuet.

s'était senti semblable à elle, alors ? Est-ce que ce n'était pas, lui aussi, à l'humain douloureux qu'il avait compati ?... La tête basse, il pensait : « Qui sera assez humain pour compatir au bonheur ! »

Et c'était l'amour d'une chair meurtrie *par lui*. Car il se découvrait des sentiments hideux : un attachement pour cette souffrance parce qu'elle était son œuvre, parce qu'elle était la preuve de son pouvoir à créer de la souffrance... L'affreux amour de l'homme pour son pouvoir de cruauté... Et soudain lui apparut le sens du Christianisme : l'amour des hommes pour Celui qui a souffert non *pour eux* mais *par eux*,

qui n'aurait point souffert s'ils n'avaient point péché...

Et l'amour l'étreignait de toutes parts : tantôt, sous des états de son âme qu'il croyait « raisonnables », tout à coup il le reconnaissait; tantôt, aux tournants les plus imprévus, de nouvelles formes d'amour surgissaient, qui l'enserraient comme des furies.

Parfois, dans son désir de se sentir lui seul, il osait rendre l'enfant elle-même responsable de son mal. C'était de la folie, cette croyance qu'il avait tout fait : la création de l'être par lui-même, en dehors de ses ascendants, —

l' « autogénèse » —, ça existait ! Tant pis pour elle si elle s'était mal faite... Et tout de suite — outre l'horreur de cette solitude où il abandonnait ce petit être — il sentait qu'il la regrettait, cette part de création d'elle-même qu'il venait de lui céder, qu'il lui plaignait la moindre indépendance, qu'il voulait qu'elle fût lui tout seul, toute entière lui... Et, épouvanté, il voyait que sa « responsabilité » ne venait pas de sa « raison » ou de sa « moralité », mais du plus organique de son être, de la volonté d'être auteur, d'un besoin inconnu d'autorité charnelle... Et la conscience d'une attache toute profonde l'étreignait.

Et, dans ces instants-là, il ne voulait partager cette autorité même pas avec

Clémence. C'était le père, le seul parent. C'était l'homme, le seul responsable... Ah ! ils avaient vu loin dans les entrailles de l'homme, ces docteurs qui prononcèrent que, si Ève seule avait péché, le genre humain n'eût point été déchu.

Et il comprenait maintenant ce que c'est que la volonté d'être responsable : qu'elle est la volonté de se sentir au loin, de se sentir plus loin que soi-même ; que les grands responsables sont les grands orgueilleux, les grands volontaires, les grands puissants... Ceux qui existent faiblement, les femmes, les enfants, ne se veulent pas responsables.

D'autres fois, redevenu « raisonnable », il accusait Clémence. La nature de la mère, elle aussi, façonnait l'enfant! (Et qui sait si parmi les siens à elle, quoi qu'ils disent, il n'y avait point de tare)... Et c'est elle qui avait fait cet enfant : il se rappelait : c'était sa passion de femme, c'était elle... Mais non, c'était lui, c'était lui..........................
Et tout à coup, regardant l'enfant : ce n'était ni elle ni lui, c'était leur couple indivisible, unité mystérieuse où sombraient leurs individus, leurs volontés distinctes... Il comprenait soudain qu'on sanctifiât ce mystère; que le mariage fût un sacrement; il comprenait ce qu'il y a de monstrueux à ce que deux volontés qui ont créé un être, symbole

vivant de leur indistinction, osent ensuite se déclarer distinctes, ignorantes l'une de l'autre, divorcées l'une de l'autre... Et il lui semblait qu'une confusion de plus, grandie de la grandeur que les hommes lui confèrent et qu'il venait de sentir, s'installait dans son cœur...

Il songeait à ces millions d'humains qui récitent ces dogmes... Leur vie ne serait plus possible s'ils se mettaient à les sentir...

D'autres fois il s'abîmait pleinement, résolument, au sentiment du mal qu'il avait fait, comme pour en épuiser l'amertume. Il s'enfonçait comme un stylet cette vérité : « J'ai voulu cet être

souffrant... Et ce n'est pas : Je l'ai voulu et *ensuite* il est devenu souffrant, c'est : Dans l'instant où je le voulais, en tant que je le voulais, il était souffrant... Ma volonté qu'est ce petit être était une chose souffrante... J'étais, je suis souffrant en lui... » Ainsi, par un détour, revenait la communion ; la responsabilité encore une fois se tournait en amour... Et il regrettait son premier sentiment, qui lui faisait croire au moins à quelque liberté...

Il regardait cet être qui lui révélait sa souffrance... Il lui semblait que le Père adorait le Fils qui lui avait révélé sa propre humanité...

Cependant avec quelle douleur, der-

rière cette communion, il sentait l'implacable indépendance des êtres : que cet être qui est vous, vous ne pouvez rien pour lui; qu'il doit se sauver lui-même!... Quel mal lui faisaient ces médecins avec ce simple mot : « Elle s'en tirera. »

Et d'autres fois c'est son « bon sens » qui s'insurgeait : c'était de la littérature, des métaphores, cette histoire d'une conscience qui se confond à une autre : « J'ai mal à votre poitrine » !... Quoi de plus personnel qu'une conscience? Il était lui, lui seul. Un être était venu de lui, qui était un autre être, distinct de lui... Mais il lui suffisait d'un regard sur son enfant pour

qu'il retrouvât dans son cœur qu'il était elle et lui... Il contemplait longuement cet état de son cœur : être soi et non-soi !... Alors, en toute lumière, il reconnaissait l'affreuse loi d'amour : l'affreuse *contradiction*. L'affreuse contradiction — la pire ennemie de l'idée —; qu'il détestait; où ils se vautrent tous, avec leur pathétisme, avec leur épandement, avec leur « musicalité »; qui était là, installée en lui; et qu'il éprouvait, lui, pendant qu'ils en déclament eux autres, professeurs d'extase pascalienne, horribles gratte-papiers, attachés à leur table, tendus à leur seule gloire, parfaitement identiques à eux-mêmes, qui n'ont jamais aimé personne... Et il songeait à l' « Effet qui n'est qu'une forme

de la Cause », et il songeait au Père « consubstantiel » au Fils, aux trois Personnes qui n'en sont qu'une, à toutes ces choses qui sont elles et autre chose qu'elles, et qui ont troublé les hommes. Et toutes ces « bêtises » lui semblaient des choses graves. Et ces conciles qui en disputèrent lui paraissaient sublimes... Et, grossie de son passé et de la religion qu'il en prenait, la contradiction l'inondait tout entier...

Et alors, dans cette contradiction totale, dans cette perfection d'inajustement à lui-même, sa puissance de penser lui échappait totalement... Oui, des notes, des lectures, des déductions, des

approches de l'idée, des touchements de sa forme extérieure, toutes ces misères, — qu'ils nomment l'Intelligence! pour la mieux assommer, — tout cela lui était possible... Mais la vraie puissance de penser : la possession de l'idée, l'installation en elle, l'in-vention au-dedans d'elle; cet éréthisme de l'esprit, qu'ils font semblant de confondre avec l'émoi du cœur; et l'idée rendue vive, l'abstrait rendu charnel (ils croient que l'abstrait est une chose morte!); et cette « tenue », dont il était si fier, cette violence de l'esprit à tenir son idée, à la garder contre les cent idées qui se pressent autour d'elle et veulent lui donner le change, toutes ces puissances chéries sombraient à tout jamais dans

l'action de son cœur... Et il les voyait sombrer... Et il savait à quelles bassesses il roulait. Oh! cette impuissance à tenir son idée, cette bavure de l'esprit, cette lâcheté de l'esprit, l'avait-il assez fustigée chez les autres (peut-être ils ont aussi un enfant qu'ils aiment)! elle était sienne maintenant!... Et ce style « libéral », comme il disait dans son mépris, ce style qui laisse de la place à ce qu'il ne veut pas dire, ce style qui n'impose pas sa pensée, ce serait le sien maintenant s'il n'avait honte d'écrire...

Et dans son impuissance grandissante, devant l'effondrement de plus en plus certain de son œuvre, inondé de douleur comme celui qui se crut aban-

donné de son dieu — comme il l'aurait été s'il l'avait cru vraiment —, il gémissait aussi vers le dieu qu'il aimait : « Pourquoi m'as-tu abandonné ! »...

Mais il savait bien qu'il l'avait mérité, cet abandonnement. Qu'il avait fait un crime. Qu'il était condamné. Et, frémissant sous le châtiment, il s'enfonçait dans le cœur ces paroles de la Science au condamné qui pleure : « Tu devais dès la première flèche élever tes yeux vers moi, et non pas, abaissant tes ailes, chercher les coups de cette fillette ou de quelque autre inanité. » (1)

Et devant cet Eden qu'il perdait par

(1) Dante, *Purgatorio*, xxxi, 55.

son cœur, il soupirait : « Qui nous rachètera de la charité ! »

*
* *

... Il songeait à celle qu'il avait fait souffrir dans sa jeunesse, qui l'avait tant aimé... Il osa lui écrire. Plusieurs soirs il erra autour de sa maison... :

— Madeleine... Pardon !... J'ai voulu vous revoir... Un seul instant... Je suis très malheureux... J'ai un enfant malade... J'ai compris maintenant tout le mal que je vous ai fait... Et le petit Pierre ?...

Elle l'écoutait, silencieuse et fermée... Elle se rappelait l'effondrement du rêve qu'elle avait fait près de lui, et dans l'amertume de son cœur il n'y avait pas

de place pour plaindre les autres... Elle dit quelques paroles banales, et rompant l'entretien, presque légère marcha vers sa maison, qui elle au moins ne l'avait point trahie...

*
* *

Ils allèrent à Berck. Il vit la détresse de l'enfant quand elle connut qu'il existait un monde de petits êtres cloués comme elle dans des voitures ; l'affreuse solennité qu'en prit soudain son mal ; l'affreuse conscience qu'elle prit d'être atteinte d'un mal bien classé, objet de tant de paroles, de tant de consultations, si fréquent qu'on avait à ce mal consacré un pays, si grave qu'à cause de lui tant de parents pour longtemps quittaient

toutes leurs affaires... ; l'affreuse conscience qu'elle prit d'être bien plus solidement attachée à son lit, le regard plus intérieur qu'elle élevait vers eux... Et devant ce redoublement de crucifixion ce fut un fol redoublement d'amour, d'extradition de lui-même, une orgie de communion...

Et dans cette perfection d'union, par cette perfection même, il essayait de se libérer... Il avait le droit de mépriser ce qu'il sentait être lui-même, sa chair, sa meurtrissure ! Il avait le droit de disposer de lui !... Mais aussitôt l'enfant se dressait, distincte, avec une âme à elle, déchirée qu'on l'abandonnât... Ah oui ! elle cesse d'être elle pour que

je la pense en moi, mais elle redevient elle quand je veux disposer de moi... Nous sommes un, mais nous sommes deux...

Et une fois de plus le malheureux, qui ne voulait que l'idée claire, sombrait au plein contradictoire, dont il avait l'idée la plus affreusement claire.

Et que d'autres blessures pour lui ! L'aisance de ces gens dans ces choses qu'il détestait, où il sombrait... Leur aisance dans le meurtri... Ces civières qu'on rapproche, — ces petits déchus qui jouent entre eux, qui rient, — et ces parents qui lisent à côté, qui cousent, qui prennent le thé ou qui « font leur partie »... Cette acceptation

du malheur... Cette aisance dans la dégradation... Que dis-je, cette aisance? Cet orgueil... Ce sentiment qu'ils ont d'être une corporation, qu'ils sont l'humanité, l'humanité « morale », la seule qui mérite l'intérêt! Leur sourd mépris pour l'humanité saine, pour ceux dont les enfants vont bien, qui vont aux plages heureuses!... L'arrogance du malheur... Et leur aisance à ne vivre que par le cœur; leur haine pour ceux qui se gardent à eux, leur haine pour ceux qui pensent... Leur prétention que les plus hautes pensées ne valent pas cet amour qu'ils donnent là, à leur chair... Et leur familiarité avec lui, leur croyance qu'il était comme eux.

Ils lui symbolisaient le monde mo-

derne, ce qu'il est depuis deux mille ans... La religion du cœur, du sentiment, des larmes... Le bûcher pour l'Idée... Naturellement ! Un climat moral fait entier par les femmes ! Ah ! la grande agonie antique : « Faites sortir les femmes », dit-il à ses disciples. Et après, quand ils éclatent en sanglots : « Ce n'était pas la peine que je renvoyasse les femmes pour éviter ces inconvenances... » Et l'agonie moderne : des femmes au pied d'une croix !... Des femmes... Partout des femmes... Toutes les directions de l'âme abandonnées aux femmes. Et alors le cœur, le cœur, partout le cœur. L'art qui devient sentiment ». La justice qui devient « amour ». La morale qui devient « bonté »... Si

bien qu'un homme qui serait tout seul au monde ne saurait être moral.... Jusqu'à Dieu qui est un cœur : car c'est du cœur de Dieu, c'est de l'amour de son Père que sort leur Jésus-Christ ; c'est chez ces grands païens que les enfants des dieux sortent du cerveau de leur père !...

Et maintenant, en ce redoublement d'amour, en ces nouvelles exactions de son cœur, toute prise — même superficielle — de l'idée lui devenait impossible, et les dernières puissances cédaient qui avaient été son esprit. Comme un père éperdu qui serre entre ses bras et couvre de baisers fous une vie chérie qui s'éteint peu à peu, pendant des

heures il parcourait ces dunes, furieusement attaché à l'idée de cette vie qui avait été sa joie et son orgueil, qui s'évanouissait pour toujours... Oh ! ces journées entières passées dans l'accroissement : cette joie de sentir qu'on voit clair, qu'on voit de plus en plus clair, que tout devient distinct, que tout s'ordonne, que l'on tire, comme un dieu, la lumière de la nuit, et l'ordre du chaos ; et qu'on voit clair en soi, qu'on découvre son ordre, qu'on découvre sa loi ; et que ces mouvements du cœur, qu'eux se contentent d'éprouver, on les comprend — leur colère qu'on les comprenne, et leurs dénégations : « le cœur a ses raisons »..., comme si on ne pouvait pas les connaître ! — ; et

que, par cette conscience, on diffère d'heure en heure d'avec les autres hommes, on crée une autre espèce... Tout cela perdu pour toujours !... Et, au lieu de cela, l'amour, l'adoration de sa chair, la débauche de son cœur... L'amour, à quoi tout le monde est bon... A quoi les plus bas sont les plus aptes... Et leurs affreux sophismes pour nous conter que c'est lui la lumière, que c'est lui l'accroissement... C'est l'amour qui a fait les grandes œuvres! Comme si ceux qui les ont faites ne les avaient pas faites quand ils en sont sortis, quand ils se sont ressaisis pour réfléchir sur leur amour. Comme si l'amour tout seul avait jamais rien trouvé !... Et l'amour purifie ! L'amour

élève ! Comme s'il n'élevait pas dans l'exacte mesure où il cesse d'être amour, où il se teinte d'idée... L'amour par quoi je vis sans comprendre ma vie... Qui cesse d'être l'amour s'il se connaît et s'il se juge... Qui nous ramène à la « tendance », à l'aveugle vouloir, à la «poussée vitale»... L'amour qui nous ramène aux bêtes... L'amour qui nous dégrade... Et je peux bien insulter à l'amour, puisqu'au moment que j'y insulte j'y sombre plus que jamais. Puisque, sachant que mon enfant s'éveille, je n'ai pas assez de souffle pour courir vers son lit, boire sa première pensée... Êtes-vous contents, brutes affectueuses ? Car je la connais votre joie mauvaise, je le con-

nais votre affreux ricanement, — « il n'est pas si malin que ça..., il n'est pas autrement que les autres..., au fond c'est un sentimental... », — chaque fois que l'Intelligence s'écroule en votre fange...

Et il courait vers sa maison, ivre d'amour, de haine, de déchéance...

*
* *

Et des surcroîts d'amour l'attendaient qu'il n'avait pas prévus, qui ne devaient que grandir : l'enfant de jour en jour devenait plus humaine, plus proprement une âme, s'évadant du simple sentir, s'élevant à la souffrance morale :

et plus cette petite chose devenait une chose humaine, plus profondément elle touchait son cœur, plus puissamment elle le tirait à elle... Cependant qu'il pleurait sur cette précoce humanité...

... Ils étaient au jardin. Le soleil descendait sur la mer immobile et la nuit peu à peu enveloppait la terre comme d'un grand suaire d'ombre. On entendait au loin le bruit pâle des vagues qui venaient doucement mourir au pied de la dune, comme fatiguées des feux du jour. Sur la route les troupeaux rentraient, lassés d'une longue chaleur, enclins à l'ombre et au repos... Tout s'inclinait, vaincu : les bruits, les

parfums, les couleurs... Oh! comme elle s'associait à cette mort du jour, à cette abjuration des choses... Comme elle la sentait, cette nature languissante, qui elle au moins ne l'humiliait pas... Avec quelle évidence ses grands yeux fixés dans l'espace ignoraient l'amusement des formes, allaient droit et profond s'unir à l'âme des choses... Et lui, près d'elle, dans l'ombre, avec quelle puissance d'âme il épousait cette âme, si gravement une âme, dans quelle oblation plénière, dans quelle pureté votive...

Ce soir-là, Clémence s'était mise au piano. On avait rapproché la civière et l'enfant écoutait, dans le bras de son

père... Clémence parcourut quelques pièces romantiques, puis elle ouvrit un cahier de Beethoven et commença le largo de la quatrième sonate... Félix regardait l'enfant. Comme elle écoutait gravement! Comme elle était indifférente aux mouvements des doigts, au déplacement des mains, aux choses qui se voient, et aux éclats subits, et aux notes d'ornement. Comme elle était indifférente aux sons, toute à l'âme qu'ils expriment! Et ces grandes périodes, dont l'amplitude excède l'attention de tant d'adultes, comme son cœur les suivait, comme il en désirait l'entier accomplissement, le profond développement, la calme retombée... Maintenant Clémence arrivait à une sorte

d'élévation ; elle jouait par cœur, en pleine expression... L'enfant ne regardait plus rien, n'entendait pas ces dissonances, affreusement intérieure, comme épandue dans l'âme qui avait trouvé ces sons, qui avait dit la douleur des mutilations... Puis il la vit, à travers ces ruptures de rythme, ces halètements, ces interrogations, ces changements de registre qui eussent dû la distraire, il la vit suivre l'âme de ces pages, et s'unir dans une larme au sentiment suprême : la consolation par la vie intérieure... Alors, penché sur elle, il se fondait à cette âme, si tragiquement humaine, dans une soif de nier qu'il n'avait point connue encore...

*
* *

Il y avait près d'un an que l'enfant gisait dans cette entrave... Ce jour-là les médecins devaient venir, voir s'ils pouvaient la délivrer... On la délia, on la mit debout, on la fit marcher. Tout près l'un de l'autre, les deux parents attachaient leurs yeux sur les yeux des médecins. Les serviteurs ne se retiraient pas... Les médecins examinaient, très sérieux, et tout le monde tremblait de ce qu'ils n'eussent pas déjà dit oui... Ils échangèrent quelques mots à voix basse... Félix comprit : la cause était perdue... « Encore un peu de patience »... D'affreux encouragements... On replaça l'enfant... Tout le monde se taisait...

On dîna... On s'efforçait d'être comme les autres soirs...

Il laissa Clémence aller se coucher, passa dans son cabinet... Quelque temps il se contint : il lisait, écrivait... Il marchait dans la pièce, s'accrochant à des semblants d'espoir... Puis il songea qu'il était seul, que tout dormait, qu'il était libre... : alors, tombant dans son fauteuil, appuyant ses deux mains sur sa table et y cachant sa tête, il donna cours à son immense chagrin... Il pleurait, éperdu d'amour, et dans ses pleurs il balbutiait : « Pauvre petite Suzanne, pauvre petite Suzanne... » Et sa douleur doublait du cours qu'il lui donnait... Il pleurait... Il pleurait...

Tout à coup il tressaillit : une main

se posait sur son épaule. Il leva la tête. C'était Clémence... Elle était debout devant lui, dans son grand peignoir blanc, plongeant au fond de ses yeux un long regard suppliant, infiniment profond, lourd de reproche et d'amour, de volonté consolatrice...

— Félix, dit-elle doucement, contenant son émotion, pourquoi ne me dis-tu pas ta peine?... Ton chagrin me déchire... Je sens que je pourrais l'adoucir...

Il baissait la tête, haletant, fuyant son regard, comme une bête traquée... Il était bouleversé qu'elle fût là : depuis onze ans qu'ils vivaient sous le même toit, pas une fois elle n'avait violé cette retraite nocturne où elle savait qu'il se

gardait à lui. Pas une nuit elle n'était venue. Et elle était là !... Et elle, elle que depuis onze ans il tenait à distance, qu'il avait arrêtée durement un jour dans un élan de confiance, — elle s'en souvenait sûrement, — c'est elle qui venait lui offrir la communion !... Fallait-il qu'elle fût sûre pour avoir osé cela, sûre qu'il était faible, mûr pour la chute... Il sentait sur son épaule cette main aimante et ferme, décidée à la tendresse... Elle l'avait guetté... Et le pire, c'est qu'elle avait raison d'être sûre ; c'est que cette communion qu'elle venait lui arracher, il la voulait ; c'est que sa douleur de père, il voulait l'épanouir aux bras de sa complice ; pleurer sur son enfant aux bras mêmes où il

l'avait faite; parfaire, aux bras de la Mère, l'aliénation de son être en ceux qui étaient son être. Elle avait bien fait de venir. Il l'attendait... Et, éperdu, il sentait à la fois que c'était le dernier rempart de son identité qui s'effondrait par cette venue et qu'il s'en réjouissait...

Il balbutia, dans un premier mouvement de retrait, essuyant ses pleurs :

— C'est un moment de faiblesse... Je me suis laissé aller..., là..., lâchement... Ça passera... Je serai fort...

Elle eut le courage de persister. Tremblante, se penchant affectueusement vers lui :

— Tu sais, tu dis souvent que je suis forte, moi... l' « enfant des cam-

pagnes » ... Que je n'ai pas vos nerfs... Crois-tu que je ne pourrais pas porter aussi ta peine?...

— Oui..., tu es courageuse, toi..., dit-il, passant son bras à sa taille, tu as de la tenue, toi... Mais, si tu sais contenir ta peine..., tu ne l'en as pas moins... Je le vois bien, va... Et c'est honteux à moi de venir t'attendrir encore...

Elle dit, plus près :

— Et tu dis souvent aussi que je vois plus juste que toi..., que je vois les choses comme elles sont... Je suis sûre que tu vois plus de mal encore qu'il n'y en a... Quoi ! tu as cru qu'elle allait se lever aujourd'hui... Eh bien, oui, c'est très triste d'attendre encore six mois...

— Six mois ! — toute sa douleur lui revenait maintenant, il ne la retenait plus, et l'épanchant où elle devait aller il l'épanchait en toute violence — six mois ! Est-ce que tu crois que je suis dupe de ce qu'ils disent ? Est-ce que tu crois que je n'ai pas vu comme ils se regardaient ? leur air soucieux ? qu'il n'y a aucun mieux ? Est-ce que tu me feras croire que tu ne l'as pas vu, toi aussi ?... Et elle, la petite chérie, qui a déjà l'affreuse délicatesse de nous cacher sa peine — as-tu vu ce soir, comme elle voulait être gaie ? — parce qu'elle voit que ça nous fait trop de mal, parce que nous ne sommes pas assez forts, nous, pour lui cacher la nôtre... Une humanité comme cela, à

son âge, est-ce que ça n'est pas horrible ?... Six mois !... C'est pour des années qu'elle est dans cette gouttière... Pour des années... Et quand elle en sortira, elle sera boiteuse... Et alors, nous aurons beau veiller, prévoir, écarter tout ce qui peut la blesser, sa vie ne sera qu'un chagrin de tous les instants... Ce sera dans les jardins... Oui, je sais : on est humain, on fait la leçon aux enfants : « Il ne faut pas refuser de jouer avec la petite Suzanne parce qu'elle est boiteuse ». Et ils la prendront dans leurs jeux, gentiment, « comme une autre »... Ils sont comme nous, les enfants : ça les flatte un moment, de n'être pas des brutes... Puis tout d'un coup ils joueront à courir —

c'est toujours à ça qu'ils jouent, les enfants ! —, à « qui arrivera le premier »... Et elle les gênera... Et on le lui fera sentir... Et elle pleurera... Et ce sera les « matinées », les bals d'enfant... Oh ! elle dansera aussi !... Des grandes jeunes filles viendront la faire tourner, et on la prendra dans les rondes... Mais quand la ronde s'anime, devient folle et vraiment joyeuse, quand commence pour ces petits êtres la sensation qu'ils font partie d'un cercle fou, et de plus en plus fou, qu'ils créent et qui les crée, et qu'ils rient, et qu'ils crient, qu'ils sont les grands vainqueurs, alors elle quittera la ronde, et elle viendra près de nous, la regarder de loin, et elle ne dira rien pour ne

pas nous faire de peine, et nous aussi nous parlerons d'autre chose...

— Tais-toi, pleurait Clémence en le serrant contre elle, tais-toi, tu me déchires...

Mais il poursuivait, implacable, la torturant, la faisant sienne, comme s'il l'ensemençait de sa douleur de père :

— Et ce n'est rien, ça... C'est plus tard. Quand elle verra une à une ses amies disparaître aux tournants des allées la main dans la main de l'aimé, se confier, se fiancer... Oh ! les affreuses précautions qu'elles prendront, les dernières, pour lui annoncer cela... Et elles ne pourront pas cacher leur joie... Et il faudra qu'elle s'en réjouisse... Et elle aussi, elle aurait voulu confier

sa vie ; elle aussi, elle aurait su garder la foi d'un autre, laisser la maison de ses parents, s'engager et fonder... Mais on n'épouse pas une infirme... Et elle ira chez ces jeunes femmes. Elle y sera intime. Elle sera l'amie, la vraie amie, celle qu'on ne craint pas, celle « à qui on dit tout », — sauf ce qui est vraiment de la femme, n'est-ce pas? sauf ce qui est de l'épousée... Et elle verra des berceaux, où dormiront de beaux enfants... Elle songera à ceux qu'elle aurait eus, comme elle les eût aimés... Elle sera celle qui berce les enfants des autres...

— Tais-toi, tais-toi...

— Et encore nous serons là nous deux, pour panser ses blessures, pour lui donner l'illusion de l'amour... Mais

quand nous n'y serons plus, elle sera toute seule, au coin d'un feu, avec quelque vieille bonne, sans rien, sans intérêt au monde... Ç'aura été une vie entière de misère, d'humiliation, de néant... Et c'est nous qui aurons fait ça...

Alors, éclatant en sanglots, il laissa tomber sa tête entre les bras de Clémence : il se serrait contre elle, se fondant à cette chair qui avait fait avec lui cette misère, qui en pleurait avec lui ; et il sentait qu'en cet embrassement, et par l'étreinte qu'il recevait d'elle, tout sombrait de ce qui restait en lui de distinct et de clair, sa dernière liberté, son dernier intellect ; il se serrait à elle avec la frénésie de la

chute suprême, se gorgeait de confusion. Et elle, tout en pleurant du tableau qu'il venait de faire, pressait contre son cœur cette chère tête, qu'elle tenait pour la première fois, qui était sienne maintenant ; éperdue et brisée, elle ne savait plus si ses pleurs venaient de sa douleur de mère ou de son bonheur d'épouse ; à travers ses sanglots, elle songeait aux jours perdus, et comme une autre épouse qui retrouve son époux au soir de sa jeunesse, elle gémissait au fond de son cœur : « Dieu nous a refusé de jouir ensemble de nos jeunes années »... Ils restèrent là longtemps, embrassés et pleurants, sentant leur impiété de s'embrasser si fort dans leur enfant meurtrie.....

Leur émoi s'apaisa... Gardant un bras au cou de son mari, glissant doucement entre ses mains, elle s'assit sur le bras du fauteuil. Elle prit le mouchoir qu'il avait sur sa table et, le portant à ses yeux, elle disait dans ses dernières larmes :

— Comme tu es cruel... Et comme tu exagères... On dirait que tu prends plaisir à nous faire mal... Qu'est-ce qui t'assure qu'elle boitera ?... Et quand ce serait..., ce serait très peu... Très peu... Elle aura des humiliations ! Les autres ont les leurs..., parce qu'elles sont laides..., parce qu'elles sont pauvres..., qui sont peut-être pires... Elle aura une figure délicieuse..., elle sera une enfant charmante... Regarde comme on

l'aime : les étrangers..., les serviteurs..., tout le monde... Où as-tu vu qu'une créature charmante, parce qu'elle boiterait un peu, ne peut pas être aimée?... Tu es toujours dans les théories...

Il l'écoutait, fondu à elle... Ce qu'elle disait, c'était la ruine de tout ce qu'il respectait : c'était l'acceptation d'être heureux dans le difforme, l'acceptation du relatif... Il la laissait dire, il ne résistait plus... Elle continuait, séchant ses dernières larmes :

— Et puis... je ne te comprends pas... Tu es là, tu regardes la vie de cette enfant et tu lui donnes des noms..., et des noms qui te déchirent : humiliation, néant !... Pourquoi veux-

tu toujours nommer ? Pourquoi veux-tu toujours juger ?...

— C'est vrai, murmurait-il, c'est notre manie, à nous autres, « penseurs »...

C'était aussi sa grandeur, cette perpétuelle substitution de l'idée au réel. Il le savait... Il renonçait cette grandeur.

— Moi, je ne suis pas comme ça... Je prend sa vie tout humblement, sans me demander ce qu'elle est... Je tâche chaque jour de lui apporter un peu de bonheur, à la chère petite... Et le lendemain, si je peux, je recommence... Crois-moi, aidons-la au lieu de la juger... Tiens, hier j'ai vu qu'il y avait un jouet qui lui ferait plaisir... J'ai été

dans Paris et je l'ai acheté... Viens, nous allons le mettre sur son lit, pour qu'elle sourie en s'éveillant... Demain, nous trouverons autre chose...

Elle l'entraîna vers sa chambre. Il la suivait comme un homme ivre, sentant confusément l'immensité de sa chute, qu'il sombrait au réel..., à l'étroit familial... Elle sortit d'un carton un grand ours en peluche... Ils allaient par le couloir maintenant..., s'approchaient du lit... Elle le tenait par la main, comme pour le soutenir dans cette affrontation du simple amour, non protégé d'orgueil... Ils restaient là, penchés... L'enfant ouvrit les yeux, aperçut le jouet, et eux devant elle, serrés l'un contre l'autre, qui la regardaient, suppliants,

implorants... Elle leur souriait, leur pardonnait...

*
* *

A partir de ce jour, il cessa de lutter. Il devint tout amour, délaissa tout penser, toute action de l'esprit...

Il ne flétrissait ce délaissement ni ne l'honorait, tombé en ce degré qu'il eût juré jadis ne devoir jamais connaître : vivre sa vie sans la juger.

Parfois, dans un journal, dans la conversation, il rencontrait les mots d' « évolution », de Dieu, de « liberté »... Il songeait : J'avais des idées sur ces choses, sur les idées de ces choses... N'y pensons plus !...

Souvent, regardant Suzanne, il songeait à ce « désir » de lui qui était devenu une « chose », à cette « tendance » qui était devenue « chair »... Il surprenait le goût qu'avait son esprit maintenant pour ces choses « mystérieuses », où l'on ne peut que s'étonner, où l'esprit par essence ne peut pas avancer. Il acceptait cette déchéance.

Parfois, observant Clémence — énigmatique avec ses coins de bouche relevés, si sereine maintenant entre Suzanne et lui — il se prenait à penser qu'elle chérissait tout bas le malheur de l'enfant, qui avait rapproché l'époux, lui avait pris son esprit... Il ne lui en voulait pas.

Ils retournèrent à Berck... Il supportait ces gens... Il se surprenait à comprendre que le meurtri fût tout l'humain : comment

> Du cri du Golgotha la tristesse infinie
> Avait pu contenir seule assez d'agonie
> Pour exprimer l'humanité !...

... On parlait d'une découverte qui pouvait transformer toutes les idées des hommes sur la nature de la matière.

— Tout cela, monsieur, dit un père à Félix, ça ne vaut pas la caresse d'un de ces petits êtres-là !...

— Sans doute, dit-il, sans doute...


III



III

SON fin profil incliné sous la lampe, Clémence tirait l'aiguille. De l'autre côté de la table, la lèvre pincée entre les dents, très appliquée à conduire sa plume le long de sa règle, — elle était au lycée depuis deux ans, — Suzanne « faisait ses devoirs ». Et dans un fauteuil au fond du salon Félix, dans l'ombre, les regardait... Donc l'enfant était heureuse,.. La plupart des souffrances inhérentes à son infirmité étaient abolies par la tendresse qu'il lui portait, par la science de consolation

qu'il trouvait en son cœur aimant... Il saurait abolir aussi les souffrances qui attendaient la jeune fille... Il trouverait ce qu'il faut dire... Il vivrait assez pour la conduire à l'âge où elle n'attendrait plus d'épreuve... Et Clémence aussi était heureuse de l'étroite affection qu'il lui portait maintenant... C'était beau, cette œuvre qu'il avait faite, qu'il aurait faite, ce bonheur de deux êtres, ce climat de charité, où il s'étendait ce soir... C'était beau... Ce n'était pas seulement doux. C'était beau... C'était beau... Ainsi il y était enfin arrivé : cet amour qui l'avait pris tout entier, il était arrivé non seulement à le vivre doucement, sans résistance et sans regret, il arrivait enfin à l'admirer, à

l'honorer... Il allait donc cesser de vivre sa vie sans oser la regarder, retrouver un ordre à son être, l'adhésion de son âme à la vie qu'il menait..................

Alors, fort de cette paix, il laissa naître en son cœur une suprême espérance : l'espérance que cette vie de l'esprit, qu'il avait vénérée, qu'il avait tant pleurée, il allait maintenant la flétrir du haut de son amour, la trouver basse et laide... Cette fois, ce serait la paix totale... Alors, pour la première fois depuis deux ans, il osa évoquer sa vie d'autrefois, quand il les quittait le soir pour aller travailler... Tremblant comme un malade qui fait ses premiers pas, il découvrait lentement ces reliques de son cœur : il se voyait après le dîner,

les baisant au front toutes les deux, rentrant dans son cabinet, se retrouvant lui-même, dévoilant sa pensée, s'élevant de son être à l'idée de son être... Et cela lui semblait beau... Mais il voulait flétrir... : il évoquait maintenant une vie qui eût consisté à poursuivre cette vie malgré la plaie de l'enfant, laissant ces femmes à leur misère, leur donnant quelques bonnes paroles, rentrant chez lui, gardant son cœur intègre, continuant de monter de l'Être à la Conscience... Allons! cette vie-là, elle eût été odieuse... Mais il ne la flétrissait pas... Et voilà qu'il sentait que tout au fond de son cœur il la trouvait plus belle, plus courageuse, plus sainte...

Il se débattait... Oui, c'eût été plus

beau de laisser cette misère pour aller faire l'*Éthique* ou la *Critique*... Mais lui! pour ce qu'il aurait fait!..... Mais il savait bien que c'est l'effort du penser, et non pas son succès, qui était agréable au dieu qu'il révérait...

Et il se débattait... Quoi! laisser ces deux malheureuses, toutes seules dans leur misère, les priver du sourire qu'il créait en faisant si peu, en restant près d'elles... Mais il sentait bien, au déchirement qu'il éprouvait à l'idée de les laisser, que c'eût été là le vrai sacrifice, qu'il n'avait fait que ce qu'il aimait le mieux......

Alors il ne résista plus : acceptant la douleur de sentir son amour pour ce qu'il savait maintenant perdu à tout

jamais, il laissa monter dans son cœur la religion qui s'y élevait pour cette vie où l'esprit eût triomphé de l'amour. Et du plus religieux de son être, non pas de cette étreinte dont l'homme étreint son sang mais de celle autrement profonde dont il étreint ceux de sa race morale, il étreignit, sachant qu'il ne les verrait plus, ceux qu'il apercevait, rares à travers les âges, qui vraiment s'arrachèrent à tout amour humain et brûlèrent pour l'Idée : vous, grands penseurs hellènes, non pas vous qui, vous promenant en d'aimables jardins, vous délectiez des choses humaines, seuls objets de vos discours, dans les douceurs de l'amitié, mais vous, grands solitaires, morts au monde en vos

tours de Crète et de Sicile, qui scrutiez la nature du Nombre et du Mouvement ; vous, grand penseur romain, promis par la naissance à toutes les joies du cœur, méditant dans la nuit sur la nature des choses ; vous, maître de Ravenne, communiant à celui que ni l'amour d'un fils ni les pleurs de sa Pénélope n'empêchèrent de vouloir parcourir le monde et savoir ; et vous surtout, grands moines, non pas vous, grands prieurs, qui vous pâmiez au fond des cloîtres sur les blessures d'une forme humaine, ni vous, consolateurs, buvant l'amour humain aux lèvres des mourants, ni vous, fondateurs ou prêcheurs, acharnés à la joie de pétrir de l'humain..., mais vous, méditateurs,

tout seuls en vos cellules d'Oxford ou de Constance, sans frères, sans pénitents, sans pauvres, sans disciples, vraiment morts à tout « amour créé », et dont la Foi, non informée en Charité, cherchait le sens de Dieu et non pas son amour... Et je n'ai pas pu être des vôtres !... J'ai sombré dans la chair... J'ai aimé mon enfant, comme les êtres qui rampent, comme les êtres qui broutent... Et maintenant c'est fini... Ma religion pour vous elle-même m'abandonnera... Demain je ne serai plus qu'une chose qui aime.....

L'enfant depuis un temps était venue sur ses genoux... Et dans son hymne au dieu de l'Idée, il la pressait contre

son cœur, d'une étreinte qu'il croyait faite du désir de la protéger contre les coups vengeurs du dieu qu'il insultait, qui était faite du désir d'associer à sa misère l'être qu'au monde il aimait le plus... Il restait là, courbé sur sa croix chérie, devant ce ciel d'élus d'où elle l'avait chassé, où il n'entrerait pas, qui s'allait voiler pour toujours... Tout était muet... Clémence, souriante, continuait sa broderie... Lentement, les yeux baissés, lointaine et pénétrante :

— Père, dit l'enfant, à quoi penses-tu ?...

1910-1912.



J. CRÉMIEU, IMPRIMEUR, SURESNES. — 7452





EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

ANDRÉ SUARÈS

SUR LA VIE

ESSAIS

Un volume in-18. Prix .... 3 fr. 50

JÉROME ET JEAN THARAUD

LA FÊTE ARABE

Un volume in-18. Prix .... 3 fr. 50

ROBERT DE MONTESQUIOU

TÊTES D'EXPRESSION

Un volume in-18. Prix .... 3 fr. 50

STENDHAL

VIE DE HENRI BRULARD

Un volume in-18. Prix .... 3 fr. 50

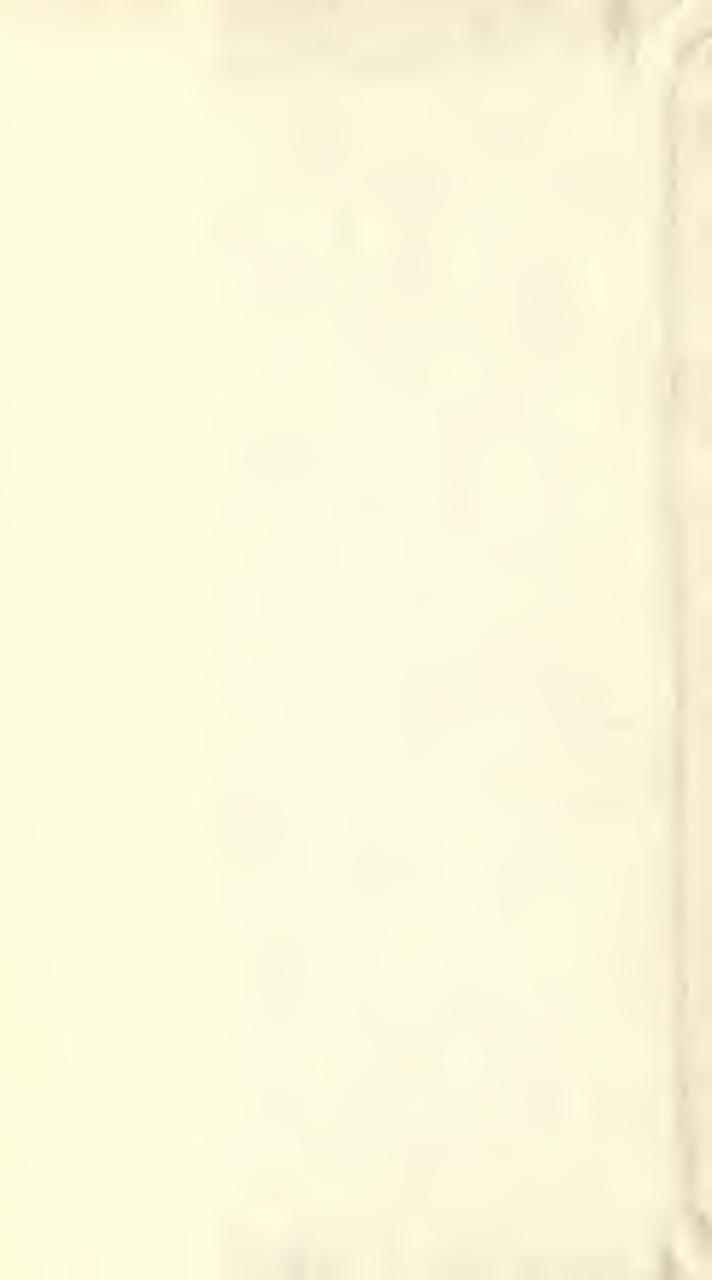
JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 7352












UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 067017142